

42e Année. N° 5. 1er Mai 1899.

CHRIST PRÉEXISTAIT-IL A SA MISSION? ÉDUCATION DIVINE

(Voir la *Revue* d'avril 1899, page)

Il est une affirmation qui n'entraîne point de conséquences mauvaises et que nous ne laisserons pas sans réponse, car nous sommes au nombre des chrétiens libres qui pensent justement que le Christ représente, en Lui, une unité inexprimable avec Parabrahm.

Des fidèles et quelques pères de l'église, dans certains cas, ont soutenu l'intervention et l'apparition du Christ, choisi et élevé pour cette mission divine, mais ils ne se sont point bornés à soutenir ce fait qui s'accorde avec les manifestations du spiritisme divin. Ces pères ont prétendu aussi, qu'élu à l'avance pour un rôle humain et messianique, Christ préexistait avant cette mission et que, par une union hypostatique, il avait été lié avec le verbe, à partir de son élection et avant d'être conçu par Marie la Galiléenne.

Avant d'être né, non seulement Jésus préexistait complètement dans l'humanité qu'il allait régénérer, mais aussi dans sa divinité. En tout cas, cela serait-il, que ces affirmations ne changeraient rien aux manifestations du spiritisme divin ; nous l'avons démontré.

Nous restons des orthodoxes, en affirmant que nous rejetons ces affirma-

tions et nous sourirons au nom d'Arien, épithète qu'on nous appliquera injustement, en nous appelant les spirites; et cette accusation sera vaine car, si l'on a prétendu que Jésus avait une âme humaine unie au Verbe, revêtue divinement et préexistante à sa mission de Christ, nous répondons à cette accusation d'arianisme, que nos amis admettent ce qui suit : à l'instant de son incarnation, par son union invisible avec le Verbe, l'âme incarnée de Jésus, quoique devenue humaine, était revêtue de la divinité et cela n'engage que ceux que cette question préoccupe, nous l'avons déjà expliqué longuement.

S'il y a union intime avec le Père, l'homme dans le Messie a dû le mériter par ses actes nombreux et pour le bien qui en fut la suite; les épreuves couragensement et virilement supportées, selon l'Esprit de justice, donnèrent cette faveur toute particulière au Christ.

Parabrahm ne peut être partial s'il viole l'ordre éternel des choses.

Il ne peut donc privilégier qui que ce soit, et s'unir avec le Verbe divin, dès sa création, car Dieu n'use pas d'élections gratuites, et il faut que les âmes aient acquis des mérites pendant leurs réincarnations; c'est là l'économie des ressorts universels et divins,le motif suprême tiré de la loi générale de la vie des sphères.

Ce qui n'est point réclamé par des besoins impérieux n'a pas sa raison d'être, et Parabrahm, dans sa toute puissance, ne s'épuise pas en moyens inutiles; son esprit de justice, fatalement et avec logique, accomplit ce qui est nécessaire.

Le Verbe divin, sur les sphères infinies, ne s'unit à chaque Messie qui doit rénover chacune d'elles, qu'au moment où ces Messies s'incarnent sur ces mondes.

Telle est notre persuasion et celle des esprits guides, car, si Parabrahm transgressait la justesse de cette règle si sage et si progressive, des épreuves et des progrès qui en sont la conséquence, on ne pourrait déterminer le pourquoi de cette transgression à l'ordre éternel des choses.

L'avancement de chaque Messie est proportionné; il est en rapport avec la nature de la sphère sur laquelle il doit agir.

Mais *ce Verbe éternel*, immuable et unique, est *sans cesse le même*.

Selon les Esprits messies qui s'incarnent, individualités plus ou moins élevées dans leur hiérarchie, ce verbe est conçu diversement, et cela est logiquement divin.

En initiant une collectivité terrienne, ils disposent à l'intellectualité, puis à la spiritualité, ceux qui les écoutent et selon l'entendement des auditeurs.

En des phases plus ou moins complètes, les messies développent et

grandissent le Verbe qui est en eux, la loi étant identique pour tous les fils de Parabrahm.

Les *êtres* portent en eux tous les devenir; descendus par involution, tous, sans exception évoluent vers le Soleil des Soleils, Dieu substance active et *raison-mouvement*.

Ce sont là des formules qui, pour un avenir encore indéterminé, peuvent suffire, ce semble, aux élèves de Parabrahm qui étudient sur les terres habitées; ceux qui cherchent la connaissance véritable doivent les bien retenir, et celui qui ne peut encore en saisir le sens ésotérique, développera son intelligence pour les concevoir dans le temps, cette monnaie de la Force éternelle.

Du reste, cette révélation est pour le frère en humanité qui cherche la spiritualité véritable; les Guides prétendent que cette mesure est bonne.

Le règne véritable de Parabrahm s'inaugurera, lorsqu'une langue universelle sera adoptée, car Dieu, plein de *miséricorde* et qui nous *aime*, veut être compris de ses fils, sans exception, et entendu sous ces deux modes magnifiques.

Parabrahm veut être dégagé des affirmations prophétiques, réelles ou fausses dont on a voulu l'auréoler, et des conceptions trinaires qui le rendent compliqué et incompréhensible; sa conception doit être grandiose à force de simplicité, et purement et simplement animée par l'esprit de justice.

On a fatigué l'esprit des hommes à l'aide de formules obscures, très amphigouriques et les Esprits, au nom du Grand Architecte des Univers, veulent qu'en langage ordinaire, nous puissions arriver à définir la trinité comme l'expression de la divinité de chaque Messie, comme exprimant la vie de l'Eternel, et celle des sphères qu'il meut fatalement et logiquement.

Oui, frères en spiritisme, dégageons la figure rayonnante de Jésus des questions de scolastique oiseuse qui unissent hypostatiquement l'âme, dans le Messie, avec le Verbe et nous serons dans le vrai; nous serons dans la bonne voie.

*
* *

Parlons maintenant de l'inspiration, chez les prophètes tels que Christ et Moïse et du véritable caractère de ces inspirations, aussi de celui des incarnés missionnaires divins; nous disserterons sur les médiums de nos jours, dont les Esprits se servent pour élever progressivement le niveau intellectuel et moral des incarnés, et ce sera traiter ainsi de l'éducation divine et de ses conséquences générales.

N'oublions pas que le spiritisme du ciel, pour s'aider dans ses modes d'éducation humanitaire, a le spiritisme ordinaire ce coadjuteur de la grande

et simple vérité; en développant notre pensée, comme suite de nos *Réflexions philosophiques*, nous ne pouvons nous répéter.

Ceux qui ne nous ont pas encore lu, devront se reporter aux pages qui précèdent celles-ci, pour avoir une notion précise de ce dont nous avons traité si amplement, quant à la philosophie et à la théologie du spiritisme.

A cause du nombre considérable de prophéties formelles, énoncées par Isaïe et que ses révélations constatent, quant à la doctrine du Christ et tout ce qui le devait toucher dans l'avenir, ce prophète a été acclamé l'*Evangélique*; cependant il fait très peu de cas des règlements imposés par la loi, et cela, au début de sa mission.

Au nom de l'Eternel il avançait ces paroles, au verset 14 : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes grasses; je ne prends point plaisir au sang des bœufs, ni des agneaux, ni des boucs ; mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles ; elles me sont désagréables ; je suis las de les supporter ».

Le chapitre XVIII du Deutéronome, page 15, rapporte que Moïse a prédit aux Israélites la venue de Jésus et cela, avec un grand nombre d'autres prophètes; si les anges, mandataires divins, prennent souvent le nom du très haut, des incarnés les imitent, de par leur don de prophétie.

Ainsi Moïse dira à son peuple : « L'Eternel ton Dieu te suscitera, et tu le *verras*, un prophète tel que moi, revêtu de la forme humaine et incarné ici-bas et d'entre tes frères ».

Au verset 18 du Deutéronome, il ajoute, en parlant au nom de l'Eternel : « Je leur susciterai un prophète comme toi, d'entre leurs frères, et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je leur aurai [commandé. Et il arrivera que celui qui n'écoutera point mes paroles, qu'il aura dites en mon nom, je lui en demanderai compte ».

Oui, tous les juifs devraient obéissance au législateur qui s'élèverait en un temps futur, à ce prophète qui égalerait Moïse; c'était au temps où ce législateur recevait les tables de la loi, sur le mont Sinaï, et cela entrait dans le plan divin, car l'Eternel voulait ainsi faire une déclaration manifeste de sa volonté.

Dans un monde arriéré, tel que le nôtre, les Hébreux furent un peuple choisi par Parabrahm; sa céleste révélation devait s'appuyer sur ce petit groupe d'hommes.

Aussi les Israëlites devaient-ils se tenir à l'écart de toute population livrée à l'idolâtrie et des incarnés étrangers à leur race, car ils devaient vivre sous la main protectrice de Jéhovah ; des menaces terribles, des promesses

magnifiques, des prodiges inattendus, des miracles et des signes leur avaient imposé cette règle préservatrice.

Parmi eux, ne pourraient s'introduire des cérémonies étrangères et des coutumes autres que les leurs; Jéhovah leur avait expressément recommandé cette loi de conservation, garantie contre tous les désordres qui désagrégeaient les sociétés payennes voisines de la Palestine.

Parabrahm voulait aussi, sachant combien les préjugés sont prompts à s'implanter dans le cœur humain, prémunir les juifs contre cette tendance néfaste pour le progrès des incarnés; aussi, les prévenait-il longtemps à l'avance de ce qui surviendrait.

Lorsque les phases de sa seconde manifestation se présenteraient, par la venue de l'Esprit, il ne fallait pas que, s'en tenant absolument à la première alliance, ils en vinssent à conspuer et mépriser la seconde, si importante et plusieurs prophéties qui visent ce but, sont inscrites dans le vieux Testament.

Comme nous l'avons répété plus haut, Jéhovah a nettement déclaré qu'il renonçait aux oblations et aux sacrifices, aux sabbats et aux nouvelles lunes ; il voulait, en de nouvelles décisions, détruire les anciennes prescriptions qui ne pouvant être éternelles, devaient peu à peu disparaître, pour faire place à la venue de l'Esprit, à la nouvelle alliance avec la nation israélite.

L'Eternel parlait face à face, et bouche à bouche, avec Moïse; en cela, les autres prophètes lui furent inférieurs, car ils n'eurent pas cette faculté supérieure; Dieu disait aux autres missionnaires, ses prophètes, qu'il les entretiendrait, soit en songe, soit en vision.

Dans les *Nombres*, verset 2, chap. 12, jaloux de Moïse, Aaron et Marie s'élèvent contre son autorité. « L'Eternel a parlé par nous, disaient-ils, et pas seulement à Moïse. Mais Jéhovah dit : « S'il y a quelques prophètes parmi vous, moi qui suis l'Eternel, je me ferai connaître à lui par vision, et à lui par songe. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle dans toute ma maison ; je parle avec lui, bouche à bouche, même clairement et non par énigmes, et il voit la ressemblance de l'Eternel par les anges ses envoyés. Pourquoi n'avez-vous donc pas craint de parler contre mon serviteur Moïse »?

Ce qui précède est positif, ce semble, et indique une volonté immuable; les israélites actuels ont conservé, à ce sujet, l'opinion que leurs anciens avaient au temps du législateur de génie, *Moses*.

Voici une opinion des hébraïsants actuels : Pour eux, le grade de Moïse est celui de l'inspiration supérieure à celle de tous les autres prophètes ; en conséquence, ils disent, de ce haut degré d'initiation : *Gradus Mosaicus*,

parce que, en 4 points, il pouvait, quand il voulait, prophétiser à son heure; les autres étaient soumis à entendre parfois, le verbe divin.

L'inspiration prophétique n'avait jamais troublé son *moi* ; il était l'ami de Jéhovah.

Un grand archange s'emparait de lui, et, en possession de ses organes, Dieu l'éclairait immédiatement, par cet intermédiaire.

Jamais ce grand homme n'eut de visions et de songes.

Tels sont les quatre points déterminants de sa haute puissance, mais il viendra un autre prophète, puissant comme lui et son égal.

Il visait Jésus, sans conteste.

Jésus avait le caractère et la science voulue pour cette mission, jamais il ne fut hanté par les songes. Saint Paul, Saint Pierre, Saint Jean ne peuvent en dire autant.

Dieu communiquait bouche à bouche, avec Jésus, et actuellement, le Christ préside au mouvement spirite et spiritualiste universel ; son Esprit est parmi nous, a dit le maître en logique et en bon sens, le fondateur de notre doctrine, *Allan Kardec*.

La prophétie de Moïse, quant à un prophète, son égal, était accompagnée d'une menace, nous l'avons vu, si les juifs rejetaient le second avènement.

Cette prédiction ne s'est-elle pas complètement réalisée ? Depuis Jésus, que les Israélites ont méconnu, et crucifié, ils sont errants, sans patrie, toujours sacrifiés, toujours sous la menace d'exils nouveaux.

Cet état spécial avait été prévu et bien aveugle est celui qui ne le sait voir.

Oui Jésus voyait Dieu face à face, c'est-à-dire qu'il recevait ses inspirations, directement de Parabrahm.

Que la pensée de nos lecteurs s'arrête sur la parole de Moïse, pour en méditer : « Je leur susciterai un prophète comme toi, d'entre leurs frères, et « je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je leur « aurai recommandé. *Et il arrivera que celui qui n'écoutera point mes paroles, « qu'il aura dites en mon nom, je lui en demanderai compte* ».

L'alliance mosaïque ne pouvait être perpétuelle ; en elle, se trouvait le germe de la seconde alliance.

Tel un arbre vieilli, dans le même terrain et ne donnant plus de fruits, peut encore fournir des rejetons pleins de sève, qui portés en terrain bien assolés, deviendront vigoureux et récompenseront la constance de l'arboriculteur conscient.

Le mosaïsme portait donc le germe d'une nouvelle puissance religieuse, capable de mieux relier l'humanité à l'Eternel.

Par le spiritisme, les Esprits retardataires sont mis en contact avec les

bons, et l'exemple que ces derniers leur donnent, les amènent à s'amender; de même, au contact des Esprits qui ont acquis la sagesse, et la pureté, les faux savants, et même ceux qui savent peu, s'instruisent et s'intellectualisent.

Pour effectuer l'amélioration de l'homme qui ne pense qu'à jouir, comme aussi à l'avancement des agents en spiritualité, Parabraham a accepté la collaboration mélangée d'Esprits bon ou mauvais, émigrés d'un autre monde sur notre sphère, comme aussi des terriens, et de là, la variété étrange et bigarrée des communications médianimiques et de tous les phénomènes.

Ce sont là, en réalité, les collaborateurs du spiritisme supérieur et divin, au bénéfice du spiritisme ordinaire, le temps étant venu pour une grande évolution de toutes les âmes incarnées.

Il a été prédit ceci et nous l'avons établi maintes fois : La pentecôte nouvelle nous viendrait illuminer et sur les fils du Père, qui cherchent la vérité avec ardeur, descendrait une large effusion de l'Esprit Eternel.

Cette troisième révélation a lieu. Saint Irénée l'a prédite et avant lui Jésus, Habacuc, Zacharie, Daniel, Zoël, Isaïe, savaient que Parabrahm ferait pour cette troisième révélation, ce qu'il avait accompli pour les deux premières.

Les médiums, vu leur passivité, ne sont pas les meilleurs ouvriers de la vigne du Seigneur, quoique choisis comme agents indispensables et intermédiaires des vues divines, des vues des Esprits guides.

Il y a, de ce fait, ce qui *vient de la volonté humaine*, de l'*émanation des fluides humains* qui ont une part nécessaire aux manifestations spirites, et, *ce qui vient de Dieu*; c'est ce qu'Aksakoff a appelé *animisme*, pour la volonté simplement humaine, et *spiritisme* quant à la volonté divine (1).

Et les meilleurs, parmi ces agents de manifestations, ne sont pas les extatiques qui, sous l'influence de l'animisme, de leur moi personnel, donnent un fait vrai, sur 10 qui ne le sont pas ; les groupes en général en ont un, ce semble, de ces médiums?

De même pour les médiums intuitifs qui, trop souvent, égarent leurs auditeurs, sous l'influence d'Esprits inférieurs qui s'emparent des sujets, se les assimilent pour ainsi dire, pour semer les méprises erronées.

Les médiums auditifs sont sujets à ces obsessions, car, trop souvent, ils servent de truchement à des Esprits inférieurs, sinon mauvais.

Allan Kardec l'a dit : « L'extatique se peut souvent tromper, surtout lors-
« qu'il veut pénétrer ce qui doit encore rester un mystère pour l'homme ;
« alors il s'expose à être le jouet d'Esprits trompeurs qui profitent de son
« enthousiasme, pour le fasciner ». Livre des Esprits, p. 192, n° 444.

(1) *Animisme et spiritisme*, in-8 sur beau papier, portrait de l'auteur et figures nombreuses. 10 fr.

Pour le Maître, comme pour nous, lorsqu'un Esprit supérieur en savoir, un missionnaire supérieur trouve un véritable inspiré, celui que les anciens ont surnommé semblable au Gradus mosaïcus, on a le sujet idéal, avec lequel les êtres supérieurs sympathisent.

En réalité, par ce double intermédiaire, l'envoyé divin et le sujet inspiré, Dieu s'entretient comme frère avec un frère, et tout alors est limpide, plein de quiétude, et l'Esprit de vérité illumine ces conversations entre le visible et l'invisible.

Sous la même inspiration, un médium écrivain qui inspire de hautes sympathies dans l'au-delà, qui n'est ni vaniteux ni orgueilleux, écrit sous la dictée des Esprits qui peuvent en paix, se servir d'un instrument perfectionné avec intelligence et savoir.

Le médium vrai sait que tout lui vient de l'éternelle vérité, que sans elle il serait impuissant à rendre les choses du ciel.

Dans l'« Evangile selon le spiritisme », Allan Kardec déclare que Dieu-Parabrahm qui meut les univers, qui est le père suprême de tous les Esprits, relie solidairement ce qui est matière, intellectualité et spiritualité ; il consacre le rôle de toutes les créatures en les faisant involuer, puis évoluer vers un objectif suprême de justice.

Cette solidarité de tous les êtres établit qu'il n'y a ni monopoles ni privilèges, et que, s'il y a eu des médiums divins, tels que Moïse et le Christ par exemple, nous pouvons tous être mis à même de recevoir de hautes inspirations, en développant notre savoir, notre moralité, notre tendance à la spiritualité.

L'Universalité, sans exclusions, c'est ce que veut Parabrahm et c'est bien là le véritable cachet des vérités supérieures.

Allan Kardec les a pressenties, ces vérités, lorsqu'il a parlé de criterium et de contrôle universel, sans avoir été bien compris par ses contemporains.

Cette religion universelle par la fusion de tous les cultes, après l'explication des mystères qui de nos jours sont mûrs, et la réduction du surnaturel au surhumain, c'est bien en réalité *l'ordre spirite et divin*.

La véritable théologie du spiritisme, selon nous, telle que nous la donnons, nous conduit logiquement à la religion universelle.

Pour parvenir à rétablir ici-bas, la fraternité originelle et son unité tant désirée, c'est-à-dire le règne de Dieu, il faut la sainte harmonie des cœurs et des âmes.

P. G. LEYMARIE.

UNE ÉCHAPPÉE SUR L'INFINI (1)

PAR M. LE PROFESSEUR ED. GRIMARD

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer aux lecteurs de la *Revue spirite*, la prochaine apparition d'un livre dont le titre suggestif, *Une échappée sur l'infini*, fait pressentir la largeur des horizons qu'il se propose d'entr'ouvrir.

Empressons-nous d'ajouter que les promesses de ce titre ont été pleinement réalisées.

Bien que l'auteur déclare modestement, dès le début, qu'il ne fera que répéter ce que beaucoup d'autres ont dit avant lui, il faut lui savoir gré d'avoir « répété « d'une telle façon que son livre n'en est pas moins original et des plus instructifs.

Des enseignements divers, des révélations nombreuses qui, depuis une cinquantaine d'années, ont été communiquées à l'humanité, il a fait un résumé vivant et pour ainsi dire organique, où s'enchâssent les phénomènes spirites dès longtemps connus et catalogués. Non seulement il a rangé par ordre chronologique les diverses phases par lesquelles est passée la doctrine ésotérique, mais encore et surtout il a fait une application pratique et « édifiante », dans le sens le plus élevé du mot, de cette doctrine appelée à devenir la philosophie, la morale et la religion de l'humanité régénérée.

C'est en prenant cette idée pour objectif, qu'il a raconté l'histoire émouvante de *Psyché*, c'est-à-dire l'âme humaine qui, des profondeurs ténébreuses de la vie élémentaire, monte lentement jusqu'aux plus hautes régions qu'illuminent les splendeurs de l'univers sidéral. Et c'est en suivant pas à pas la longue évolution de cette âme, à travers ses transmigrations séculaires, que le lecteur arrive bien vite à comprendre que chacun de nous n'est, en réalité, que l'incarnation dernière de toute une série d'êtres successifs formant comme une sorte de pyramide que termine notre personnalité terrestre. C'est donc à chacun de nous qu'incombe le devoir de hausser cette pyramide, à travers les vies qui nous attendent et qui toutes se rattachant à ce que nous avons été dans le passé, nous poussent vers ce que nous devons devenir, au milieu des péripéties que nous réserve la conquête de notre divinité.

Quelle grandeur surhumaine nous confère l'apanage de cette liberté qui nous donne le droit et le devoir de lutter de stage en stage et de monde en monde, de nous relever après chaque défaillance et de reprendre la voie directe, la route royale qui seule peut nous conduire au but.

Tels sont le sens et la portée de cette merveilleuse doctrine qui préside à toutes les manifestations de notre vie morale et à laquelle nous initie une

(1) Un vol. in-12, 3 fr. 50, librairie, 42, rue Saint-Jacques.

série de chapitres ayant pour titres : *le problème de la vie ; les aurores ; le plan divin* et enfin *l'épopée de la vie* qui, par delà les portes du sépulcre, nous fait renaître et revivre d'éternité en éternité.

Analysons, en quelques mots, chacun de ces chapitres.

Dans le *Problème de la vie*, sont résumées toutes les protestations indignées, toutes les lamentations navrantes des désespérés, en présence des tristesses de la vie que n'ont jamais pu consoler ni nos systèmes de philosophie, ni nos traités de morale, ni nos dogmatiques religieuses.

Quant aux « *aurores* », aurores symboliques qui représentent les premières lueurs de la vie spirituelle, elles sont au nombre de deux. La première, aux anciens âges du monde des Aryas, a teinté de rose les neiges des montagnes de l'Asie. La seconde, la nôtre, reflet de la première, à travers la distance et les siècles, colore notre ciel, dont l'horizon s'illumine des lueurs prophétiques de l'aube de l'Himaláya.

Dans le « *Plan divin* » nous voyons s'étaler devant nous toute la magnificence de l'univers souverainement organisé pour l'évolution de la vie, sous la double action de l'esprit et de la matière associés et confondus, et c'est là que nous est racontée cette dramatique histoire de Psyché, la divine, qui, dans la possession de sa pleine liberté, lutte, souffre, s'épure et triomphe, sous le rayonnement du soleil de justice.

Dans « *L'Epopée de la vie* » enfin, drame grandiose et solennel, nous sont exposées la *naissance*, *la mort* et la *renaissance*, où dans un éblouissement prodigieux éclatent toutes les splendeurs de l'apothéose des humanités.

Et c'est dans l'enchaînement de tous ces chapitres qui se complètent l'un l'autre, que se manifeste la souveraine majesté de la doctrine ésotérique dont l'idée fondamentale n'est autre que celle de l'évolution universelle, où s'associent, à nous, nos frères célestes d'outre-tombe pour la conquête de notre collective immortalité.

Après la partie doctrinaire de son livre, l'auteur nous en fournit la partie historique où sont groupés, en faisceau de preuves et de témoignages, toute une série de faits constatés, contrôlés, irrécusables qui constituent le « *phénomène spirite* » dans son intégralité : médiumnités, matérialisations, communications d'outre-tombe, télépathies, secondes vues, lévitations, extériorisations de la sensibilité, envoûtements, bref toutes les manifestations progressives de la vie psychique dans tous les pays et dans tous les temps — longue et saisissante énumération de « *choses étranges* » qui viennent confirmer toutes les attestations, corroborer tous les témoignages.

Puis, dans un chapitre final, sorte de péroraison récapitulative dont les conclusions s'imposent, l'auteur évoque les révélations des grands ancêtres et rappelle toutes ces voix concordantes qui, descendues de l'Himalaya, ont traversé l'Asie, l'Afrique, l'Europe et sont venues jusqu'à nous, répétant à tous les échos le grand cri libérateur du nouvel Evangile : Dieu est là-haut, en bas, ici ; partout et autour de lui, tourbillonnent les Esprits, étincelles

de son foyer, âmes immortelles qui, à travers les flots de l'océan sidéral, montent jusqu'à la réalisation du divin qui sommeille dans chacune d'elles.

C'est ainsi que se termine ce livre dont certaines pages saisissantes donnent véritablement le « frisson de l'inconnu, le vertige de l'infini ». Et c'est une chose réconfortante entre toutes que la manifestation de ces hautes et viriles vérités qui viennent secouer notre torpeur, nous remettre debout, nous faire lever la tête vers le ciel, alors qu'au milieu de l'avachissement des consciences et des amertumes de la vie, tant de désespérés tâtonnent, trébuchent et se demandent avec angoisse si, de quelque côté de l'horizon ténébreux, ne leur viendront pas enfin les rayons précurseurs des futures aurores.

Nos lecteurs peuvent donc acquérir ici un volume qui a un fond réel, une forme parfaite, et sur lequel la méditation peut s'exercer; nous saluons M. Grimard, un intellectuel éclairé, un nouvel auteur spirite ami de la véritable spiritualité. P. G. L.

LES PREUVES EXPÉRIMENTALES DE L'EXISTENCE DE L'AME

Les preuves métaphysiques de l'existence de l'âme ne suffisent point à beaucoup de personnes. Malgré la superbe assurance des philosophes et des théologiens, notre esprit est trop faible pour embrasser toujours la totalité des premisses; de là nos conclusions si souvent contradictoires sur le même sujet.

Platon ne croyait pouvoir se décider en faveur de l'immortalité de l'âme qu'en s'appuyant sur les traditions antiques.

« Il faut croire les législateurs et les traditions antiques, et particulièrement sur l'*âme*, lorsqu'ils nous disent qu'elle est totalement distincte du « corps et que c'est elle qui est le *moi*; que notre corps n'est qu'une espèce « de fantôme qui nous suit; que le *moi* de l'homme est véritablement immortel; que c'est ce que nous appelons *âme* et qu'elle rendra compte aux dieux, « comme l'enseigne la loi du pays; ce qui est également consolant pour le « juste et terrible pour le méchant.

« Nous ne croirons donc pas que cette masse de chair que nous enterrons « soit l'*homme*, sachant que ce fils, que ce frère, *etc.*, est réellement parti « pour un autre pays, après avoir terminé ce qu'il avait à faire dans celui-ci. « Cela est certain, quoique la preuve exige de longs discours; et il faut « croire ces choses sur la foi des législateurs et des traditions antiques, à « moins qu'on n'ait perdu l'esprit. »

(*Des Lois*, t. IX de ses œuvres, éd. Rip. p. 212.)

« On doit certainement toujours croire à l'antique et sacrée tradition qui

« nous apprend que l'âme est immortelle et qu'après sa séparation d'avec le « corps, un juge inexorable lui inflige les supplices qu'elle a mérités. »

(*Lettres*, t. IX, p. 115.)

Deux mille ans après, l'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, se bornait à remplacer la tradition par la révélation.

« Avons-nous des preuves bien convaincantes de cette immortalité ? S'il « s'agit d'une certitude parfaite, notre raison ne saurait la décider. La raison « nous apprend que notre âme a eu un commencement de son existence ; « qu'une cause toute puissante et souverainement libre l'ayant une fois « tirée du néant, la tient toujours sous sa dépendance et la peut faire cesser « dès qu'elle voudra, comme elle l'a fait commencer dès qu'elle l'a voulu. Je « ne puis m'assurer que mon âme subsistera après la mort et qu'elle subsis- « tera toujours, à moins que je ne sache ce que le Créateur a résolu sur sa « destinée. C'est uniquement sa volonté qu'il faut consulter ; et l'on ne peut « connaître sa volonté s'il ne la révèle. Les seules promesses d'une révéla- « tion peuvent donc donner une pleine assurance sur ce sujet. Quoique la révéla- « tion seule puisse nous convaincre pleinement de cette immortalité, néan- « moins on peut dire que la raison a de très grands droits sur cette question. « Rassemblez les raisons prises de l'âme humaine, de l'excellence du but de « ses facultés considérées dans le rapport qu'elles ont avec les attributs « divins ; prises des principes de vertu et de religion qu'elle renferme, de « ses désirs et de sa capacité pour un bonheur infini. Joignez toutes ces rai- « sons avec celles que nous fournit l'état d'épreuve où l'homme se trouve « ici-bas, la certitude et tout à la fois les obscurités de la Providence ; vous « conclurez que le dogme de l'immortalité de l'âme est fort au-dessus du « probable. Ces preuves bien méditées forment en nous une conviction, à « laquelle il n'y a que les seules promesses de la Révélation qui puissent « ajouter quelque chose. »

Eh bien, cet écrivain se trompe.

Aujourd'hui nous sommes trop loin des traditions primitives pour nous y fier ; les révélations s'imposent difficilement à nos esprits façonnés par l'éducation scientifique moderne ; nous ne sommes plus accessibles qu'aux preuves expérimentales. C'est de ce côté que se tournent les efforts de ceux que préoccupe le grand problème de notre destinée après la mort et, il faut le reconnaître, ces efforts reçoivent, chaque jour, leur récompense. Chaque jour voit s'accroître, d'une part, nos moyens de communication avec les intelligences invisibles qui nous entourent, d'autre part, le nombre des preuves de l'existence chez les vivants d'une âme indépendante du corps.

L'expérience suivante que j'ai répétée devant M. Charles Henry, maître de conférences à l'Ecole des Hautes études, le Dr Foveau de Courmelles et

M. Serge Youriéwitch, gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur de Russie, attaché à l'ambassade de Paris, montre d'une façon très nette que l'homme possède, outre son corps, une partie plus éthérée, qui, même pendant la vie, peut quitter l'enveloppe charnelle et transporter au dehors le siège de ses sensations.

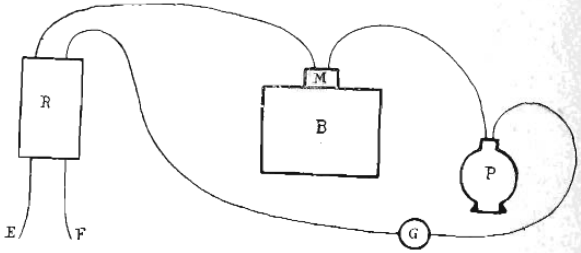
Le sujet dont je me suis servi, Mlle Lina, présente à un haut degré le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité dès les premières phases de l'hypnose. Aussitôt qu'elle est endormie magnétiquement, sa peau devient insensible et la sensibilité est reportée sur une sorte de couche extérieure qui enveloppe tout son corps à une distance de 3 ou 4 centimètres ; si on continue la magnétisation, il se forme d'autres couches de sensibilité décroissante distantes de 7 à 8 centimètres les unes des autres. Quand on prolonge les passes, ces zones se condensent d'abord à droite et à gauche du sujet en formant deux espèces de colonnes qui finissent par se réunir en une colonne unique située généralement à un mètre en avant d'elle (1). Cette colonne est alors le siège unique de la sensation. Il suffit qu'on pince l'air, en un point quelconque de l'espace qu'elle occupe, pour que le sujet accuse une douleur dans le point de son corps situé à la même hauteur; il sent vaguement quand on exécute la même action entre lui et la colonne ; il ne sent plus rien si cette action se produit partout ailleurs, soit dans l'air environnant, soit sur son propre corps. Lina voit cette colonne sous la forme d'une nuée lumineuse; d'autres sensitifs la voient également, mais le plus grand nombre éprouvent simplement une sensation de froid ou de *toile d'araignée* quand ils y introduisent la main. Lina possède en outre une propriété qui lui est spéciale, c'est d'être extrêmement sensible aux vibrations musicales quand elle est extériorisée, et d'exécuter *automatiquement* les gestes conformes aux sentiments qu'exprime la musique.

J'eus l'idée, il y a quelques jours, d'essayer ce que pourrait produire sur elle un dispositif électrique que venait de monter chez lui M. Charles Henry pour étudier l'action thérapeutique des secousses rythmées, comparativement aux secousses isochrones produites par les trembleurs dans les appareils à induction ordinaires.

L'appareil se compose d'une boite à musique B, dite Polyphon, sur lequel est placé un microphone Hughes à 4 charbons M. Ce microphone est relié, d'une part, au pôle positif d'une pile P, donnant une force électro-motrice

(1) Chez des sujets encore plus entrainés que Lina, la colonne prend exactement la forme du corps dont elle est sortie. Voir pour plus de détails sur le processus de ces phénomènes mon livre sur l'*Extériorisation de la sensibilité* et un article paru en 1893 dans les Annales des sciences psychiques sous le titre : *Les fantômes des vivants*.

constante d'environ 4 volts, d'autre part à l'une des bornes d'une petite bobine R (sans interrupteur) du téléphone Bert-d'Arsonval ; l'autre borne du même circuit primaire est relié au pôle négatif de la pile. Des deux bornes du circuit secondaire dé la bobine partent des fils isolés E et F destinés à les relier à l'organisme de l'expérimentateur. Un rhéostat G, placé sur le fil reliant la pile au microphone, permet de régler l'intensité du courant primaire et d'éviter les crachements du microphone, dont les vibrations, qui ne sont autres que les vibrations sonores, font l'office de l'interrupteur de la bobine.



Si on se place dans un lieu assez éloigné pour ne pas entendre directement les airs joués par le polyphon, il suffit, pour les entendre, de placer, aux extrémités E et F des fils du courant secondaire de la bobine R, des récepteurs téléphoniques et de les porter contre ses oreilles.

Quand on ôte les récepteurs et qu'on tient simplement les extrémités E et F entre ses doigts, on n'entend plus rien ; mais on sent des secousses plus ou moins intenses suivant l'intensité du son, les sons graves étant perçus d'une façon plus intense que les sons aigus.

J'ai endormi légèrement Lina dans une pièce fort éloignée du polyphon, toutes les portes étaient fermées de telle façon qu'il était impossible d'entendre directement les sons de l'instrument. J'ai placé alors dans ses mains les extrémités des fils du courant induit. Elle n'a pu supporter les commotions qui cependant nous paraissaient fort légères ; nous avons dû diminuer l'intensité du courant par l'interposition de résistances convenables jusqu'au moment où l'aiguille du rhéostat fut ramenée presque au zéro.

Lina put alors percevoir sans souffrance les vibrations transmises et exécuter une mimique appropriée à l'air qu'elle entendait. Nous nous en assurâmes, en constatant non seulement que les gestes étaient bien conformes aux sentiments exprimés par la musique, mais encore que ces gestes se reproduisaient identiquement lorsque l'on supprimait tout contact avec les fils et qu'en ouvrant toutes les portes on laissait le sujet entendre directement la musique.

On ferma ensuite les portes pour intercepter le son ; on changea l'air du polyphon et on n'en fit toucher à Lina qu'un seul des fils, l'autre restant à terre. Elle donna encore, mais avec un peu moins d'intensité, la mimique appropriée au nouvel air.

Le même phénomène se reproduisit, quand, au lieu de faire saisir l'une des extrémités du fil par la main du sujet, je me bornais à toucher avec cette extrémité, la couche de sensibilité extériorisée, *à 3 ou 4 centimètres de la peau*. La mimique cessait dès que le fil n'était plus en contact avec la couche.

Je poussai plus loin l'expérience, en déterminant par des passes prolongées la formation du corps fluidique. Nous constatâmes tous qu'il suffisait de placer le bout d'un des fils sur cette colonne invisible mais parfaitement délimitée, située à environ un mètre en avant du sujet, pour que Lina entendît la musique et le témoignât par ses gestes. La réaction n'avait lieu pour aucun autre point de l'espace, sauf pour l'intervalle qui se trouvait entre la colonne et son corps, mais alors elle était faible et le sujet manifestait de la douleur. Il était complètement insensible quand le fil touchait les côtés ou la partie postérieure de son corps.

En variant les airs du polyphon à l'insu du sujet et même de moi qui tenais le fil, en prenant des airs à mimique très nette comme « En revenant de la revue » et « Laisse-moi contempler ton visage », et enfin en répétant plusieurs fois les expériences, nous avons reconnu d'une façon certaine qu'il y avait bien là une perception réelle indépendante de toute suggestion. Les spectateurs que j'ai cités m'ont autorisé à m'appuyer sur leur témoignage, témoignage d'autant plus précieux qu'on ne trouve pas, tous les jours, des sujets exceptionnellement entraînés et se prêtant à des opérations à la suite desquelles ils restent longtemps fatigués.

A. DE ROCHAS.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

A TRAVERS LES AGES

DEUXIÈME PARTIE. — CHAPITRE VII

Chez les Indous.

En abordant la seconde partie de notre œuvre, il y a lieu de se demander quel a été le pays d'origine de la DOCTRINE ESOTÉRIQUE.

Où est-elle née cette doctrine ?

La tradition la plus accréditée, c'est qu'elle serait née dans l'Inde, dans l'Orient ; d'autres savants affirment qu'elle n'aurait fait que revenir des pays orientaux, après avoir subi une éclipse fort longue dans notre occident.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le lieu de discuter ici ce grand fait historique ; par suite d'un mirage un grand nombre d'écrivains, le plus grand nombre, pourrions-nous dire admet, que la Doctrine Esotérique nous vient de l'Inde, de l'Asie centrale, qu'on a longtemps considérée comme le berceau de l'humanité, de ce merveilleux pays qui a fourni au monde entier ses dogmes religieux, toute sa philosophie, toutes ses découvertes scientifiques, de cette terre qui a donné naissance aux Védas et au Védantisme, ces monuments sublimes de l'esprit humain, ainsi qu'aux religions de Zoroastre, de Bouddha, d'Ammon-Ra, de Moïse, du Christ et de Mahomet.

C'est de cette terre, d'où nous sont parvenus tous les mystères, toutes les Initiations, tous les Mages, tous les vrais kabbalistes et autres philosophes.

Admettons que ce sont les habitants de l'Inde qui sont les créateurs de notre Doctrine.

Quelle est l'origine de ces Hindous ?

Le législateur sacré de l'Inde, Manou, va nous l'apprendre:

« Nos pères, nous dit-il, ont reçu des Sages le nom de *Vasyas*; nos ancêtres étaient les *Adityas* et les ancêtres de nos ancêtres se nommaient *Rutas*. » *Liv.* III·)

Ce passage de Manou confirme une tradition des Brahmes de l'Inde, laquelle nous apprend que la Race Hindoue aborigène descend d'une race primitive et antédiluvienne dénommée *Race des Rutas*, qui aurait occupé, avant le dernier Déluge, toute l'Asie et le continent de la Polynésie tout entier : or, ce déluge remonte à 30.000 ans au moins avant l'époque actuelle.

Nous est-il possible de reconstituer la géographie préhistorique de cette époque reculée et connaître ainsi la partie de l'Inde habitée par la *Race des Rutas* (ou des hommes rouges) ?

Grâce à la science moderne, contrôlant les légendes de l'Antiquité, on peut parfaitement essayer cette reconstitution et lui donner une vraisemblance sinon incontestable, au moins très acceptable ? Occupons-nous, tout d'abord de l'Atlantide et en premier lieu de l'origine de son nom. Ce terme provient et cela d'une manière indiscutable, de cet énorme amas d'eau, qui baigne une très grande partie de notre Globe, amas dénommé *Océan Atlantique*.

La science moderne a parfaitement admis aussi, sinon établi, d'une façon certaine, la périodicité des convulsions du globe, dénommées *Déluges*, convulsions qui surviennent à des époques fixes, qu'on a pu déterminer à l'aide de calculs astronomiques. — Ces grands cataclysmes ont eu pour résultats de changer l'assiette des mers en faisant disparaître les Continents et émerger ceux précédemment engloutis.

Voici ce que nous apprend, au sujet de ces révolutions cosmiques, le *Hari-Purana* ; nous donnerons une brève analyse du commencement de ce poëme.

A peine deux cents âges divins s'étaient-ils écoulés, c'est-à-dire qu'un jour de Brahmâ ne s'était pas encore accompli que *Purusha* (*Lit.* Le mâle céleste) entra dans une très grande colère ; sa voix fit retentir tout l'Univers; et les astres et les mers écoutèrent la voix qui disait : Pourquoi, transformant ma substance, ai-je tout créé ! L'aither, la lumière, l'air, l'eau, la matière et pourquoi dans celle-ci, ai-je jeté le *Germe Universel*, duquel sont sortis tous les Etres ?

Et voilà que les animaux se dévorent entre eux, que l'homme se bat avec son frère et qu'il méconnaît ma puissance, puisqu'il n'a qu'une occupation : Détruire mon ŒUVRE et faire triompher partout le *mal* contre le *bien*. — Aussi, sans attendre l'accomplissement des mille âges divins, je vais étendre la nuit sur l'Univers. Et les créatures vont rentrer dans la matière ; la matière dans l 'eau ; l'eau dans la lumière ; la lumière dans l'air ; l'air dans l'aither qui est ma propre SUBSTANCE!

Et l'eau dont sont sortis les êtres vivants détruira les êtres vivants.

Or Vishnou, entendant ces terribles paroles, s'adressa en ces termes à Brahmâ :

« O ! Toi, Illustre Maitre de l'Univers, des Dieux et des hommes, Toi, l'Omniscient et l'Omnipotent à qui tout l'Univers obéit, toi qui m'as fait sortir de ta pure Essence pour conserver la création, apaise ton courroux et fait grâce à l'UNIVERS! »

Mais Brahmâ ne pouvant rien changer à ce qu'il voulait exécuter dit à Vishnou : « Trouve-moi un saint homme et je le sauverais lui et sa famille et il repeuplera la terre, etc... »

La suite de cette légende est absolement identique à celle que nous expose la Bible; c'est-à-dire, Noé construisant son arche, etc., etc.

Mais dans la légende hindoue, le récit est enveloppé de cette poèsie orientale, qui orne et qui embellit si magnifiquement les faits les plus simples,

Et c'est à partir de ce récit que commence le développement de la Doctrine Esotérique.

Mais où a-t-elle été conservée cette Doctrine?

Dans des cryptes et dans les sanctuaires des temples existant sur les sommets élevés de l'Himalaya. C'est sur ces mêmes hauts plateaux, qu'habitent, paraît-il, depuis des temps extrêmement reculés, une association, un *Collège de Sages* dénommé *Mahatmas* (Grandes âmes) et qui sont les fidèles gardiens de la Doctrine Esotérique.

Cette réunion de Mages, issue de très vieille civilisation, a conservé, cultivé et augmenté le précieux héritage que lui ont légué les générations passées.

Ces grands initiés, par suite d'un long atavisme sont devenus des êtres supérieurs à notre humanité au triple point de vue physique, moral et intellectuel.

Bien des personnes mettent en doute l'existence des ces Mahatmas, parce qu'il est, paraît-il, très difficile, sinon impossible, de pénétrer dans leurs villes. Cependant quelques voyageurs prétendent avoir conversé avec eux et avoir séjourné dans leur société.

Si nous en croyons le regretté Louis Dramard, qui a eu avec Mme H.-P. Blavatsky à leur sujet une correspondance intéressante, puisque cette théosophe aurait été chez les Mahatmas, voici ce que seraient ces sages, d'après Dramard (*Revue moderne*) : « Les Mahatmas sont complètement maîtres de sciences, dont nous ignorons même l'existence, ou que nous connaissons à peine, comme le Magnétisme, la Phrénologie, la Physiognomomie, etc., etc.; et l'on comprend qu'une pareille puissance, exercée par des natures physiquement et intelectuellement supérieures à l'homme ordinaire, soit capables de produire des résultats qui dépassent tout ce que nous pouvons imaginer. Dans les sciences physiques, les Adeptes sont au savant Européen, ce que ce dernier est au sauvage, qui ne connaît des corps que les propriétés apparentes. Le chimiste solidifie, liquéfie, vaporise les corps ; les décompose même et va jusqu'à reconstituer certaines combinaisons minérales ; l'Adepte qui connaît des états de matières imperceptibles pour nous et qui a découvert les véritables éléments des corps peut soumettre tout composé, même organique, vivant, à son analyse. à sa synthèse et opérer ainsi des miracles apparents, comme le passage d'un corps solide à travers un mur. Mais la plus extraordinaire faculté des Mahatmas est de pouvoir projeter au dehors la partie fluidique de leur être (leur corps astral), et d'agir matériellement à distance au moyen de ce double aitheré qui se meut avec la rapidité du fluide électrique. Leurs immenses connaissances et leur intelligence supérieure, ont permis aux Adeptes de pousser le calcul des probabilités jusqu'à une quasi certitude ; d'autre part, le seul aspect d'un homme leur dévoile sa constitution, son tempérament, ses instincts, ses actes ; et au simple jeu de la physionomie, ils connaîtraient les plus secrètes pensées de l'interlocuteur si leur développement physique ne leur permettait déjà de saisir directement la pensée sans l'intermédiaire des organes physiques.

Nous n'ignorons pas combien les déclarations qui précèdent doivent sembler ridicules folles, impertinentes même, à des lecteurs accoutumés à considérer les choses sous un aspect prétendu positif. Toutefois, si nous avons cru devoir présenter la science occulte, en dépit de son étrangeté, à un public moins épris des nouveautés qu'on le prétend et dont le scepticisme est d'ailleurs fort légitime en pareille circonstance, c'est parce que les Initiés, nos maîtres, loin de vouloir être crus sur parole, s'engagent à prouver toutes leurs affirmations à ceux qui seront assez persévérants pour étudier, assez impartiaux pour juger sans parti pris... »

N'ayant jamais vu de Mahatmas et un grand nombre de personnes ayant nié leur existence, nous étions bien aise de donner ici l'opinion d'un homme

d'une intelligence d'élite qui avait connu une personne ayant vu connu et habité chez des Mahatmas. Ceux-ci sont donc des Adeptes de la science occulte, et s'ils habitent les hauts plateaux de l'Himalaya, c'est parce que sur ces hautes régions, ils peuvent poursuivre plus facilement la tâche qu'ils se sont imposée, c'est-à-dire « préserver la sagesse antique et la faire progresser autant que possible. Ils conservent cette sagesse, dont ils gardent le dépôt jusqu'au jour où l'humanité sera mûre pour la recevoir. »

Les Initiés à la même science sont répandus sur toute la surface du globe.

Quand l'Initié à la Science occulte a atteint un certain degré d'avancement, c'est-à-dire est arrivé à un certain degré de développemement psychique, non seulement, les progrés qu'il a accompli l'ont doué de facultés nouvelles, mais encore il est suscedtible d'éprouver les influences qui lui donnent la conscience de son état d'avancement psychique; il devient peu à peu Adepte; il acquiert dès lors des pouvoirs qui le font passer aux yeux des non initiés ou profanes pour un être surnaturel.

Ces pouvoirs psychiques, dont nous avons parlé, les Mahatmas, nous venons de le dire, les possèdent, mais ils sont si extraordinaires, qu'on ne saurait les conférer au premier venu, c'est pourquoi les Mahatmas ne les font connaître, aujourd'hui, qu'à de très rares Initiés, ayant subi de longues épreuves et qui présentent dès lors des garanties suffisantes. Si l'on conférait, en effet, de pareils pouvoirs à des homme placés sous l'empire de l'égoïsme, les Mahatmas feraient plus de mal que de bien à l'humanité, car de pareils hommes n'emploieraient uniquement leur puissance que pour satisfaire leurs passions et leurs rancunes, en un mot pour faire le mal.

Voici d'après M. Sinnet (1) quelques-unes des facultés que possède un Adepte :

« Un adepte a la possibilité de lire dans la pensée d'autrui, sans qu'aucune espèce de dissimulation puisse le tromper.

« Il a la faculté de pénétrer des mystères non accessibles aux investigations de nos sens physiques et qui atteignent presque à l'infini.

« L'Adepte possède des moyens de contrôle sur les phénomènes matériels par l'emploi de forces que la science moderne n'a pu encore découvrir, enfin l'Adepte jouit en général de très grandes facultés obtenues successivement dans le cours de son évolution scientifique, facultés qui ne sont pas pour lui, un sujet de tentation, car il a dépassé la région des désirs dans laquelle ces pouvoirs auraient pu le conduire à mal faire. »

Les *Adeptes de la Doctrine secrète* sont connus dans l'Inde sous le nom de *Frères* et constituent ce qu'on nomme *la Fraternité du Tibet* qui est certainement une des plus considérables parmi les sociétés occultes ; elle est regardée avec raison comme *Illuminée* et, par ce terme, il faut entendre dans le

(1) In Addha-Nari, page 313, 1 vol. in-12. Paris, 1897.

sens occulte (qui reçoit la lumière). D'où le terme *Illuminement* qui signifie *Savoir spirituel.*

Pour atteindre le haut degré de savoir que possède un *Frère* ou *Mahatma*, il faut passer par un apprentissage long et difficile et avoir subi des épreuves autrement difficultueuses que celles par lesquelles passent les Francs-Maçons de divers rites.

Après l'apprentissage, le futur frère arrive au *Chélaat*, qui comporte lui-même plusieurs degrés. Le *Chéla* ou disciple du maître (*Guru*) doit toujours avoir présent à l'esprit le but final, qui est de parvenir à l'Adeptat. Il doit savoir que la tâche qu'il entreprend, tâche longue et périlleuse, a pour objet de développer en lui un grand nombre de facultés et d'attributs qui sont tous latents dans l'espèce humaine, et toutes ces facultés doivent être développées par le Chéla lui-même, en utilisant le moins de conseils et d'aide possible de son Guru, car il doit toujours avoir à l'esprit cet aphorisme occulte : *l'Adepte devient, il ne se fait pas* ! Ce qui veut dire aussi qu'on ne sait bien que ce qu'on apprend par soi-même.

La Doctrine Esotérique ou science sacrée devait être divisée dans l'Inde en quatre parties ; ce qui le prouverait c'est que nous lisons les lignes suivantes dans l'*Oupek-Hat* : « Connaître la nature réelle du feu, de la lumière solaire, du magnétisme lunaire, de l'électricité atmosphérique et terrestre, tout cet ensemble constitue le troisième quart de la Science sacrée », qui était la Science intégrale.

Nous allons étudier maintenant l'Esotéri sme hindou à l'aide de ses contes et de ses légendes qui tiennent une si grande place dans la littérature de l'Orient, notamment dans le *Mahâbhârata*, car si dans cette vaste épopée qui comporte deux cent mille vers, on retranchait les épisodes accessoires à l'action elle-même que narre le poème, il n'en subsisterait pas plus du quart.

Les Hindous ont donné à l'un de leurs plus importants recueils de contes le nom de *Kathàsaritsâgara*, c'est-à-dire traduit littéralement *Mer des rivières d'histoires*, nous pourrions même dire océan d'histoires qui a débordé jusque sur nos côtes occidentales, car la plupart de nos récits, fables et légendes du moyen âge de notre Europe, sont dérivés de l'Inde, en grande partie du moins (1).

L'une de ces légendes, la plus connue des Orientalistes, est celle de la courtisane et du pieux Bouddhiste, qu'Eugène Burnouf a donné dans l'introduction de son *Histoire du Bouddhisme*. C'est une sorte de tentation de Saint Antoine.

La scène se passe à Mathoura, la cité laborieuse, au moment où « l'astre aux rayons froids venait de se lever. » Une femme accoudée sur la balustrade d'une terrasse qui dominait les flots de la Yamouna, cette femme écoutait

(1) Nous engageons nos lecteurs à lire à ce sujet la belle étude de M. Gaston Paris : *Les contes orientaux dans la littérature française du moyen âge.*

avec anxiété, pour essayer de percevoir les pas de quelqu'un qu'elle attendait. Elle avait dépêché, en effet, une de ses femmes auprès d'un beau garçon qu'elle désirait ardemment avoir près d'elle et qui se nommait Oupagupta ; c'était un jeune marchand d'essences et de parfums.

Enfin, elle entend le pas de sa messagère ; mais, à son air déconfit, elle voit qu'elle a échoué dans sa mission ; en effet, le jeune Oupagupta n'aime que Sakya-Muni, « cet homme étrange qui a le don de persuader tous ceux qui l'approchent et qui l'entendent ».

Aussi, ajoute la messagère : toutes les courtisanes de l'Inde, toutes les *Apsaras* (danseuses) du Mont Méru perdrait leur peine (leur latin) à vouloir séduire le jeune néophyte de Sakya-Muni.

— Tant mieux, riposte la courtisane Vasavadatta, c'est le nom de notre enamourée, tant mieux, ce que tu m'apprends me ravit, m'enflamme encore davantage, car je craignais que, par cette nuit embaumée où tout invite à l'amour, Oupagupta fût avec une autre. Quant aux obstacles qui se dressent devant moi, je saurais bien les renverser avec l'aide de *Mara* (du Diable) ; ainsi donc, Soudjata, retourne dès demain chez Oupagupta et dis-lui que je meurs d'amour pour lui, que je veux l'aller voir et quand il me verra à ses pieds, toute frémissante d'amour, ce sage de 20 ans oubliera et son Maître et la Loi.

Dès le matin Soudjata entre dans la chambre de sa maîtresse et lui dit qu'elle a bien plaidé sa cause avec chaleur, mais que le jeune homme n'a laissé échapper que ces mots : « Ma sœur, dit à Vasavadatta qu'il n'est pas temps encore pour elle que je la voye. »

A ces mots, la courtisane tressaille d'allégresse, car ces paroles lui donnent de l'espoir, elle y voit une vague promesse ; aussi Vasavadatta redouble-t-elle de soins et d'efforts ; elle s'entoure d'un plus grand luxe encore, elle a des amants très riches et, sur ces entrefaites, l'un d'eux tue son rival, dont on cache le cadavre dans le jardin de la courtisane. L'amant assassin s'enfuit, mais on prend la courtisane qui est condamnée à avoir les pieds, les mains, le nez et les oreilles coupées, pour être ensuite abandonnée dans le cimetière et y attendre la mort.

Au matin la terrible sentence est exécutée ; Oupagupta l'apprend chez son barbier ; il s'échappe des mains de celui-ci, car son cœur est rempli de compassion pour celle qui l'avait poursuivi de son ardent amour ; il pouvait aujourd'hui la contempler sans danger, celle dont il avait fuis les séductions.

« Quand le corps de la courtisane, dit Burnouf, était couvert de belles parures, qu'elle brillait sous les ornements de toutes espèces, le mieux pour ceux qui aspiraient à l'affranchissement et qui voulaient échapper à la loi de la Renaissance, était de ne pas aller voir cette femme ; mais aujourd'hui qu'elle a perdu son orgueil, son amour et sa joie, qu'elle a été mutilée

par le tranchant du glaive, que son corps est réduit à sa nature propre, c'est le moment d'aller vers elle. »

Aussi, sans perdre un seul instant, Oupagupta marche à grands pas et arrive dans le cimetière auprès de Vasavadatta, dont les Dieux n'ont pas encore eu pitié, car la vie ne l'a pas abandonnée.

La fidèle Soudjata chasse les corbeaux qui voltigent dans les airs en attendant leur proie, qui s'obstine à vivre encore !

La suivante pousse un cri de surprise en voyant le jeune marchand de parfums et signale son arrivée à sa maîtresse, qui fait cacher sous une toile les fragments coupés de ses membres et qui dit d'une voix brisée par la souffrance et la douleur : « Ah ! quand mon corps était fait pour le plaisir, qu'il était « doux comme le parfum du Lotus » tu m'as dédaignée et aujourd'hui, pourquoi viens-tu contempler ce corps, d'où a fui la beauté et la joie et qui ne peut inspirer que de l'épouvante !...

— Ma sœur, dit Oupagupta, je ne suis pas allé vers toi attiré par l'amour du plaisir; mais au moment où tout le monde t'abandonne, je viens t'apprendre la nature des véritables jouissances de l'homme. Tu croyais m'aimer, pauvre insensée; te connais-tu toi-même ! Que sont les richesses et les voluptés et tous les biens périssables que désire ardemment notre chair ? En dehors de la délivrance finale, tout est vanité et mensonge. Quand belle et triomphante, admirée de tous, tu passais devant moi, je détournais la tête avec douleur et tristesse, car sous ta beauté, je voyais la corruption, sous ta peau de satin, je voyais les vers et la pourriture détruire ce que des fous adoraient en toi. Aujourd'hui, jetée à terre, dans la boue et le sang figée, souillée, mutilée, tu m'apparais toute transfigurée, car tes souffrances t'ayant purifiée, tu mérites la haute faveur de Bouddha. Aussi ne crains rien maintenant, seul le péché est la nuit ; la mort, c'est la délivrance !

En entendant ce langage, la face de la mourante, contractée par la douleur s'illumina d'une joie et d'une clarté indicibles ; les liens qui l'attachaient à la terre se brisèrent et une lumière céleste passa devant ses yeux, car la main du sage Oupagapta s'était placée sur le front de la pécheresse repentante et régénérée !

Ce pieux discours du disciple de Sakia-Muni ne serait déplacé dans aucune bouche charitable ; il montre que tous les biens de ce monde sont périssables, que seules les actions bonnes et généreuses donnent à l'homme un bon Karma et en même temps la félicité éternelle ; telle est la morale de ce conte.

Aucune religion n'a prêché une morale plus élevée, une charité plus parfaite, un altruisme plus généreux.

Et là où se montre la Doctrine ésotérique, c'est quand le jeune disciple de Bouddha fuit les plaisirs de la chair pour poursuivre l'élévation de son esprit et méditer sur la morale et les faux plaisirs du monde.

Un autre conte, fort connu aussi et qui est comme l'antithèse du précé-

dent, c'est celui du religieux chassé de la communauté. Ce conte, primitivement écrit en sanskrit, a été traduit du tibétain en français par M. Foucaux, l'éminent professeur du Collège de France. On y voit qu'un religieux, après avoir prononcé des vœux, manque à celui de la chasteté, en se laissant séduire par une courtisane impure.

Aussi, quand il retourne à sa communauté et que Bouddha le voyant triste, lui ordonne de faire sa confession publique, une fois celle-ci terminée, le Bouddha se lève au milieu de la réunion et lui dit d'un ton sévère :

« Malheur à celui à qui l'enseignement de la Loi n'a pas produit plus d'effets qu'une bulle d'eau. Pour celui-là, il n'y a à espérer aucun pardon, car c'est un homme des ténèbres. Le religieux qui après avoir trouvé l'appui de la religion se laisse, après cela, entraîner au mal, celui-là est déchu pour toujours et chassé de la communauté. »

Une autre légende célèbre de la littérature hindoue est celle de Nala et Damayanti. C'est un épisode tiré du *Mahâbharata*, dans lequel le poète célèbre l'amour conjugal, le personnage de l'épouse y est absolument sublime.

Du reste, dans cette grande épopée, les exemples de morale abondent, le lecteur n'a que l'embarras du choix (1).

(*A suivre.*)

J. MARCUS DE VÈZE.

LE SPIRITISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

PSYCHISME ET CHARLATANISME

Un ouvrage qui a soulevé contre son auteur, M. William E. Robinson, une critique acerbe et violente aux Etats-Unis, vient d'être publié par MM. Munn et Cie, éditeurs du *Journal scientifique Américain* de New-York. Ce livre qui a pour titre. « L'écriture directe sur ardoises et d'autres phénomènes du même ordre », est l'exposé des principaux moyens employés par les médiums pour tromper la crédulité du public et simuler des faits soi-disant spirites, tels que la typtologie, la psychographie, la lecture de pensée et d'autres qui seraient de simples tours de prestidigitation.

Dans la préface de son livre, dont je me suis procuré un exemplaire... et que j'ai lu avec la plus grande attention, M. Robinson se dit d'autant mieux autorisé à dévoiler la fraude et à arracher le masque de l'hypocrisie dont se couvrent les médiums, pour exploiter les simples et les ignorants,

(1) Dans un prochain volume nous donnerons une légende des plus intéressante « la mort de Yadinadata ».

qu'il a professé « l'art magique » pendant plusieurs années avec le célèbre Alexandre Hermann, et le professeur Kellar, et que, par conséquent, nul n'est plus que lui compétent et versé dans cette matière.

Sans doute, personne ne lui contestera ce droit, si tel est son désir et on ne pourra que lui savoir gré d'avoir aidé la pauvre humanité dans la recherche de ses destinées, si tant est qu'il est venu apporter quelque lumière aux mystères si profonds de l'invisible.

C'est ce qu'il s'agit d'éclaircir. Voyons donc quel a été le mobile de l'auteur dans la publication de son ouvrage.

A-t-il en vérité, comme il le déclare, cherché à servir la cause spirite, ou bien a-t-il voulu lui être hostile et la dénigrer?

Ecoutons le jugement sévère qu'a porté sur l'auteur du livre un spirite convaincu, M. J. M. Kennedy, de Marysville — Ohio — dans un article publié par le « Progressive Thinker » (le Penseur progressif), de Chicago, en date du 12 novembre 1898, et dont voici la teneur :

« Mon attention a été attirée par certains articles concernant le spiritisme, publiés les 8, 15, 22 et 29 octobre 1898, par le « Journal scientifique Américain » et dont la lecture m'a inspiré le plus profond dégoût.

« De deux choses l'une : Ou bien l'auteur de ces articles ment intentionnellement, ou bien il est totalement ignorant du sujet qu'il traite, pour qu'on ait foi en lui. Il se fait fort, dit-il, de nous expliquer comment « l'écriture directe sur ardoises » est produite et nous indique un certain nombre de procédés qu'il est inutile de reproduire ici et dont d'ailleurs tous les spirites pourront prendre connaissance en se procurant les numéros du « Journal scientifique américain » qui en font mention ; ne fût-ce même que pour connaître le genre de sciences qu'insère dans ses colonnes ce journal « pseudo-scientifique ». M. Robinson est ou trop ignorant, ou trop déloyal pour vouloir admettre qu'il y ait jamais eu de phénomène vrai « d'écriture directe sur ardoises ». Que penserait-il cependant si, s'adressant à un médium qu'il ne connaît pas et dont il n'est pas connu, muni de ses propres ardoises, et qu'ayant placé une première paire d'ardoises sur un lustre, au-dessus de sa tête; une autre paire sous ses pieds et ceux du médium ; et une troisième paire dans ses mains et celles du médium, et que, dans l'espace d'une minute et demie, il eût trouvé une ardoise de chaque paire couverte d'écriture avec un portrait tracé sur chacune d'elle. (Le portrait tracé sur l'une des ardoises posées sur le lustre étant le portrait de la femme morte de mon frère, d'une grande beauté et comme si elle vivait ; l'écriture était de trois différentes couleurs) ?

« Que dirait-il encore de l'expérience non moins remarquable que j'eus, à une autre époque, avec M. Cole, aujourd'hui résidant à Détroit (Michigan)?

« Les ardoises employées étaient toutes neuves ; j'en eus le contrôle pendant toute la séance et les plaçai sous mes pieds. Dans l'espace de temps de vingt minutes, les deux ardoises furent couvertes d'écriture ; chaque communication était de couleur différente, et on y voyait en outre le portrait de ma vieille mère ; celui d'une de mes filles morte il y a quelques années ; celui de mon contrôle Indien « Big Thunder » (Foudre Puissant). Enfin, deux autres portraits, l'un, du premier mari de ma femme et l'autre d'un de mes fils désincarné. Ces communications étaient écrites en couleurs rouge, blanche, noire et verte et la séance eut lieu par un bel après-midi d'octobre.

« Comment expliquerait-il enfin, le phénomène produit avec l'aide du

médium, le Dr W.A. Mansfield, où les communications émanaient, l'une de mon vieux père, mort depuis plus de trente ans ; l'autre de ma fille, avec le fac-simile de leur écriture, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et leur signature respective ?

« Aucun de ces médiums précités ne me connaissait, ni moi, ni aucun des miens, et n'eût été capable soit d'imiter l'écriture ou de dessiner les portraits, s'il l'eût essayé. Soyons donc honnête! Unissons-nous pour combattre la fraude, partout où nous la trouvons, et propager la vérité qui doit nous conduire à la vie éternelle. Je tiens à la disposition de M. W.E. Robinson, et de tout ceux qui en voudront prendre connaissance, les communications telles que je les ai obtenues sur les ardoises, pendant les séances dont je viens de parler.

« J'ai écrit ces lignes dans l'intérêt de la justice et de la vérité. »

Signé : J. M. KENNEDY.

Marysville (Ohio).

Ainsi qu'on a pu le voir, cet article fait allusion à des comptes rendus publiés en octobre 1898, par le « Journal scientifique Américain » de New-York, et non pas au livre de M. W. E. Robinson, lequel ne parut qu'ultérieurement suivi de la réponse de ce dernier, insérée dans le « Progressive Thinker », le 4 mars 1899, pour se défendre de l'accusation portée contre lui par M. Kennedy. Voici cette réponse :

« Je vous prie de m'accorder la faveur d'une place dans votre journal, pour me justifier aux yeux de la confrérie spirite. J'ai été accusé d'avoir écrit mon livre qui, dit-on, est plein de mensonges, et dans le simple but de remplir mon porte-monnaie. Cela est inexact, attendu que j'ai dépensé beaucoup d'argent pour envoyer plus de cent cinquante exemplaires de mon livre aux spirites, ainsi qu'à plusieurs éditeurs de leurs journaux. Pourquoi ai-je fait ces envois aux journaux spirites exclusivement, et de préférence à tous autres ?

« Pour la simple raison que c'est à eux, surtout, qu'il appartient de combattre la fraude et de laver la tache qui couvre le beau nom de spiritisme. Aucun spirite sincère ne peut nier que la fraude n'existe parmi les médiums ; surtout s'il est doué d'assez de force de caractère pour tenir tête aux railleries de ses confrères qui ne penseront pas comme lui. J'ai recherché les causes des phénomènes spirites, pendant plus de vingt-cinq ans, et dans cette période de temps, j'ai eu l'occasion d'assister à un nombre considérable de séances « d'écriture directe sur ardoises et de matérialisation ». Or, je n'ai jamais laissé échapper la chance de dévoiler les imposteurs et j'ai composé mon livre uniquement de tous les faits que j'ai recueillis. Tous les moyens employés par les médiums de mauvaise foi n'y sont naturellement pas exposés ; il faudrait pour cela un livre dix fois plus volumineux.

« Je n'y ai mentionné qu'un seul système dont s'est servi « Slade », alors qu'il fut démasqué à Londres et obligé de quitter l'Angleterre au plus vite. Il fut condamné par les tribunaux anglais et trouvé coupable d'escroquerie.

« Les autres méthodes employées par « Slade » sont minutieusement et fidèlement reproduites dans le rapport de la « Commission Seibert », qui contient en outre, une lettre de « Slade » aux commissaires reconnaissant qu'ils ont toujours conduit leurs investigations avec la plus grande courtoisie. Ils témoignent avoir assisté à plusieurs séances de « Slade », et l'avoir souvent pris en flagrant délit de fraude.

« Je ne reconnais qu'un défaut aux Spirites, c'est celui de n'avoir confiance que dans les médiums. Si les spirites se livraient eux-mêmes aux recherches, comme le font les sceptiques, et avaient le courage de dénoncer l'imposture chaque fois qu'ils la découvrent, le mal ne tarderait pas à dis-

paraître. Mais ils agissent tout autrement : ils s'unissent pour empêcher que le fait ne soit ébruité, de peur qu'étant connu, il ne porte préjudice au spiritisme. Dans toutes mes investigations, je suis toujours la même marche. Je fais exactement ce que le médium désire et généralement, j'obtiens de bons résultats : mais cela ne m'empêche pas de me taire ; d'avoir les yeux ouverts et de voir comment les choses se passent. Seulement, j'assiste à une seconde séance et, cette fois, j'exige que le médium soit surveillé de près ; ce qui fait toujours échouer l'expérience.

« Il me serait facile d'écrire une série d'articles dévoilant une foule d'autres méthodes en usage, pourvu, toutefois, que vos lecteurs le désirent et qu'ils veuillent savoir comment ils sont trompés. Je tiens, du reste, à la disposition des amateurs, un certain nombre d'exemplaires de mon livre, pour le prix de « un dollar ». Il est certain que l'acheteur y trouvera, dans la suite, de quoi épargner plus d'un dollar. — Maintenant, si quelqu'un venait vous dire de mettre dans une enveloppe un morceau de papier sur lequel vous auriez écrit une phrase quelconque, et qu'ensuite ayant mis cette enveloppe contre son front, il en lise le contenu, ne penseriez-vous pas que c'est un esprit qui est venu suggérer la lecture de la phrase? Eh bien, vous auriez raison. C'est en effet, un esprit, mais d'une bien différente espèce ; c'est l'esprit-de-vin dont on a imbibé secrètement l'enveloppe. C'est ce liquide qui rend le papier diaphane, en permet la lecture et qui s'évapore ensuite en quelques secondes, en restituant, au papier, son état de sécheresse sans laisser la moindre trace de l'artifice.

« Ceci ne vous donne qu'une faible idée des nombreuses bonnes choses contenues dans l'ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet et finis cette lettre en disant que je suis à même de prouver chacun des faits exposés dans mon livre ; je prends en outre l'engagement de démontrer qu'aucun médium ne sera capable de faire jamais réussir une séance quelconque « d'écriture directe sur ardoises ou de matérialisation », en ma présence et dans les conditions requises de surveillance. Il fut un temps où toute ma famille, mon père, ma mère, ma sœur, mon frère et moi-même, nous étions tous des adhérents au spiritisme ; aujourd'hui, mon père seul y est resté fidèle.

« Je n'ai pas le moindre désir de tourner en ridicule la croyance de personne, pas plus que je ne crois qu'il soit déraisonnable d'être d'un avis différent. *Signé* : E. ROBINSON. »

Cette lettre fut relevée par le journal le « Light » (La Lumière) de Londres et donna lieu à la critique suivante sous le titre de « Imitation de phénomènes spirites »

« Nous avons lu le livre avec soin et avons conclu que tous les spirites, intéressés dans les phénomènes, feraient bien de se rendre compte des explications de M. Robinson et de la manière dont ces phénomènes peuvent être simulés. La connaissance des nombreux trucs à l'aide desquels un fourbe peut tromper un novice, ne peut être qu'avantageux pour ce dernier, et l'exposé des systèmes accompagnés d'illustrations est fait avec une grande clarté par M. Robinson. Il donne au moins une douzaine de moyens pour simuler « l'écriture directe sur ardoises » ; il déclare qu'il peut dévoiler les secrets de « la lecture de pensée » ; et il dit comment il peut dénouer une corde qui a servi à l'attacher ; il décrit de quelle manière les trucs des « Frères Davenport » furent accomplis ; enfin il explique d'une manière détaillée comment on peut sortir d'une cage en fil de fer; etc...

« Nous n'avons jamais eu, dit le Journal, d'expérience personnelle avec les « Davenport », mais il est digne de remarquer que l'exposé de leurs méthodes, fait par M. Robinson, ne s'accorde pas tout à fait avec celui du célèbre prestidigitateur français, Robert Houdin ; ce qui donne lieu à sup-

poser, que l'un et l'autre ont formulé une théorie qui leur était propre, mais qu'aucun d'eux n'a parlé d'après la connaissance absolue des faits.

« En ce qui concerne « l'écriture directe sur ardoises » nous pouvons en causer avec plus d'assurance. Aucune des explications de M. Robinson, quant à la manière dont le tour est fait, ne se rapporte en rien au « Dr Slade », avec lequel nous eûmes une séance, dans le but de faire une expérience minutieuse, connaissant d'avance tous les trucs dont se servent les tricheurs. — Nous prîmes avec nous nos ardoises que nous avions achetées, en chemin. Chacun de nous tint l'un des coins des ardoises, tandis que l'autre main était par-dessus la table, serrant fortement celle de « Slade ». — Celui-ci proposa de mettre les ardoises sous la table, mais nous nous y refusâmes, en disant que nous ne voulions pas les perdre de vue, fût-ce même une seconde. Et il en fut décidé ainsi. — Tandis que nous étions à débattre la questions nous entendions parfaitement et sentions sous nos doigts, l'écriture qui se faisait !

« L'expérience eut un complet succès et fut accomplie dans des conditions de garantie et de surveillance que M. Robinson n'essaie même pas de relever ni de critiquer.

« Nous recommandons par conséquent son livre parce qu'il démontre de quelle manière la fraude peut être faite, et, en même temps, comment elle est impossible. »

M. Robinson, dans sa réplique à M. Kennedy, fait un reproche aux spirites américains de n'avoir discuté son ouvrage que sous un seul point de vue, mais n'est-ce pas lui plutôt qui n'a traité la question que dans un sens matériel et a intentionnellement passé sous silence le côté psychique? Dans tous les exemples qu'il donne, le médium est le principal agent de la séance, il a constamment les ardoises sous son contrôle et peut dès lors faire tel échange qu'il jugera utile pour le succès de son expérience. Il ne s'agit évidemment ici que d'un simple tour de passe-passe, de prestidigitation, plus ou moins habilement exécuté.— Mais les choses se passent tout autrement dans les exemples fournis par M. Kennedy ; celui donné par le « Light », et tant d'autres qui ont été produits, où le médium est isolé et n'a pas la permission de mettre la main aux ardoises. Les expériences de cette nature sont les seules honnêtes, les seules vraies ; elles sont faites à la lumière du jour, sous l'œil vigilant et scrutateur du savant, entourées de toutes les précautions nécessaires pour rendre toute supercherie de la part du médium impossible. Ces phénomènes-là rentrent dans le domaine psychique ; ce sont ceux-là que M. Robinson a soin de laisser dans l'oubli et dont nous lui demandons l'explication.

Nier les faits de la médiumnité, c'est prouver son ignorance. Les vérités de ce monde, sont faites pour s'harmonier avec tout ce que nous savons du monde invisible, et la lumière nous en est transmise, par l'éclat immortel qui émane du foyer éternel de vérité, par le fluide psychique de la médiumnité.

Jusqu'alors donc, nous ne pouvons considérer le livre de M. Robinson

que comme un traité de prestidigitation ; lui-même n'est pour nous qu'un habile jongleur, un maître dans la sorcellerie.

Nous ajouterons, en outre, qu'il appert de l'esprit même de sa lettre, dans laquelle il déclare « que de tous les membres de sa famille, autrefois des croyants dans le spiritisme, son père seul y est resté fidèle », que s'il n'a pas livré son ouvrage au public dans un but vénal, et comme il dit, pour remplir son porte-monnaie, ce n'est évidemment pas un sentiment de bienveillance pour la cause spirite qui a été le mobile de sa conduite.

Nous attendons donc, de lui, des arguments plus sérieux et plus convaincants.

Professeur MOUTONNIER.

LES FAISEURS DE PLUIE

Cher Monsieur Leymarie, vous savez déjà, par mes lettres de l'an passé, que M. Jean Finot directeur de la « Revue des Revues », m'a autorisé à vous envoyer les récits intéressants de Lautriadelta. Le commencement de ce récit a été publié *Rev. Spirit.* (août 1898 « Jacob de Simla »). Le narrateur bien connu de M. Jean Finot, est un homme sérieux, respectable, honoré, dont la sincérité ne saurait être mise en doute.

J'étais en visite, chez un roitelet du pays qu'on appelle aujourd'hui l'Hinterland du Camaroon (Afrique). Il n'avait pas plu depuis des semaines, les légumes verts avaient péri ; le maïs, l'orge et l'avoine commençaient à sécher sur pied et dans le Kraal du roi, les bestiaux mouraient par centaines. On avait bien envoyé chez les plus célèbres faiseurs de pluie, mais ils avaient refusé de venir.

Un jour, le plus chaud certainement que j'ai jamais vu en Afrique ou ailleurs, je fus brusquement réveillé dans ma sieste de l'après-midi, par l'affreux vacarme du grand tambour de guerre. De toutes parts, les guerriers s'assemblaient, se demandant ce qui leur valait cette convocation : un sacrifice humain, une guerre ou autre chose.

Un assourdissant cri de joie s'éleva quand ils virent s'avancer le roi, suivi de deux faiseurs de pluie, qui venaient d'arriver. Le spectacle était vraiment extraordinaire. Imaginez un cercle de plus de quatre mille guerriers sauvages, portant leurs colliers, leurs bracelets et leurs bouquets de plumes, et armés, les uns de fusils, les autres de leurs effrayantes lances. Le roi assis, avec ses terribles bourreaux derrière lui ; au milieu du cercle, deux hommes froids et tranquilles et au-dessus, dans un ciel bleu implacable, l'écrasant soleil suspendu comme un bloc de feu.

Des deux faiseurs de pluie, l'un était un vieillard, tout voûté, aux jambes arquées ; l'autre était un homme de trente ans, un Soosoo de six pieds de

haut, avec un torse d'athlète grec, un des plus beaux spécimens de l'humanité qu'il fut possible de rencontrer. Ils commencèrent leurs incantations, en marchant lentement, en rond et en psalmodiant un chant barbare.

De temps en temps, ils lançaient en l'air une poudre fine, de couleur blanche, qu'ils tiraient de leurs poches suspendues à leur côté. Cela dura environ vingt minutes et commençait à devenir insupportablement monotone, lorsqne, tout à coup, le vieillard tomba en convulsions. J'étais à moins de deux mètres de lui et je pus parfaitement bien observer tous les phénomènes d'une crise d'épilepsie. Il se roulait à terre avec des contorsions horribles, écumant de la bouche, comme un chien enragé.

Pendant ce temps, son camarade l'athlète, impassible, montrait du doigt un point à l'ouest du Zénith, vers lequel les yeux de tous les assistants se dirigèrent. Je regardai aussi, mais rien encore n'était visible. Soudain, à ce point même, une ombre noire se dessina sur le bleu intense du ciel. D'épais nuages apparurent tout d'un coup, et avant qu'une minute se fut écoulée, le soleil avait disparu sous d'énormes nuées d'un noir d'encre.

L'obscurité se fit, puis un éclair nous aveugla, accompagnée d'un roulement de tonnerre, et la pluie se mit à tomber, par trombes, par torrents, par cataractes.

Les opérateurs avaient vraiment bien gagné leur récompense et enfin, l'orage qui avait duré à peu près trois quarts d'heure, se transforma en pluie légère, fine et bienfaisante, qui dura pendant deux jours, ramenant la vie et l'abondance sur ce sol desséché.

JOSEPH DE KRONHELM

REVUE DE LA PRESSE SPIRITUALISTE

Le *Light of Truth* s'étonne de tout le bruit qui a été fait au sujet de la cérémonie religieuse de Bénarès, à laquelle plusieurs Européens avaient pu assister. On se souvient qu'à cette occasion les Hindous traversent impunément un vaste brasier dont la chaleur est intolérable à une notable distance. Pareil fait se produit également, paraît-il, chez les indigènes des îles Fidji.

En lisant ces récits, dit le rédacteur, je songe à tous ces gens qui vont à l'autre bout du monde et dépensent tant d'argent pour voir ce qui se trouve à leur porte. J'ai connu, il y a quelques années, un médium qui, étant sous l'influence d'un Esprit qui se donnait pour médecin persan, pouvait manier le feu sans danger. Les flammes jouaient à travers ses doigts et il leur présentait des dentelles et des tissus de papier qui restaient intacts. Lui aussi aurait marché impunément sur des charbons ardents, mais ni les savants professeurs, ni les sociétés d'occultisme ne daignèrent s'occuper de

ces prodiges, et ce médium, ne pouvant attirer l'attention sur sa merveilleuse faculté, se découragea et consacra son temps à d'autres occupations plus productives.

Le médium *Home, en état de médiumnité*, maniait impunément des tisons ardents.

Nous trouvons dans le *Banner of Light* du mois passé le récit d'une communication fort longue, obtenue mot par mot par la planchette et concernant les occupations de nos amis dans l'autre monde.

Ce qui donne un intérêt spécial à la thèse qui y est soutenue, c'est que le 22 janvier dernier, le Rév. T. de With Talmage a prononcé, à Washington, un sermon qui est, paraît-il, la reproduction presque littérale de cette dictée médianimique, obtenue deux ans auparavant par des personnes qui lui étaient inconnues, aussi bien que le résultat de leur séance. Qui donc alors dit le *Banner*, a inspiré le sermon de Talmage ?

Le même organe spiritualiste poursuit la série des messages fort intéressants, obtenus par la médiumnité de Mme Jennie Conant. Ces messages, qui donnent les noms et adresses des communiquants, ainsi que bien des détails intimes, sont de nature, en raison de la facilité de les contrôler, à jeter une vive lumière sur la question de l'identité des Esprits.

Progressive Thinker, *du* 11 *mars*. — Dans une conférence faite à Chicago, M. Barrett, président de la National Association, après avoir dévoilé les nombreux procédés employés par les faux médiums pour obtenir l'écriture directe sur ardoise et les matérialisations frauduleuses, et après avoir recommandé de ne jamais se départir de la plus étroite surveillance en ce qui concerne les médiums de profession, rapporte les faits suivants :

« J'avais un ami qui, muni de ses propres ardoises se rendit un jour, en « 1887, chez un médium à écriture directe. Celui-ci répandit à terre un peu, « de poussière de crayon et posa une ardoise dessus. Dix minutes après, il « relevait l'ardoise sur laquelle se trouvait écrit un message affectueux, « signé : Ta sœur, Anna. C'est une fraude, s'écria mon ami. Je n'ai jamais « eu de sœur de ce nom. Le médium lui dit qu'il n'y avait pas eu fraude et « qu'il ferait bien d'écrire à ses parents. Il le fit et on lui répondit qu'il n'y « avait jamais eu d'Anna, dans la famille.

« Un autre jour, un autre médium l'avertit qu'une jeune femme brune le « suivait et disait être sa sœur Anna. Il se rendit chez un nouveau médium « à ardoises et reçut encore un message signé : Ta sœur, Anna. Ce fait se « reproduisit plusieurs fois. Un jour, en 1892, il était allé voir sa mère et « lui racontait ces étranges messages, mais sans lui donner de noms. « Avez- « vous perdu des enfants, lui demanda-t-il ? — Oui, répondit-elle, une « petite fille qui n'a vécu que quelques heures. — Quel nom lui auriez-vous

« donné si elle avait vécu, ajouta-t-il. — Elle se serait appelé Anna, fit la « mère ».

Autre fait cité par le même.

« En 1893, je faisais une conférence à la Nouvelle-Orléans. Je vis un visage « dans l'assistance qui m'impressionna tellement que je ne dis rien de bon. « Ce soir même j'écrivis à ma sœur de se rendre chez un médium avec deux « de ses amies et, à elles quatre, d'essayer d'obtenir pour moi une meilleure « inspiration pour mon prochain cours, dont je leur indiquai le jour et « l'heure pour que leur séance eut lieu à ce moment.

« Ce jour-là, j'arrivai une heure et demie en retard. La salle était pleine. « Jamais je ne fis une meilleure conférence. Comme je finissais, un médium « se leva et me dit : Pendant que vous parliez, j'ai vu à votre droite, un « vieillard avec un long costume blanc et paraissant un Oriental ; à votre « gauche, se tenait une jeune femme aveugle d'une beauté surnaturelle.

« Deux jours après, je reçus une lettre de ma sœur me disant qu'elles « étaient allées chez le médium comme je l'avais demandé, mais qu'elles « avaient été retardées d'une heure et demie. Dès que le cercle eut été « formé, son âme quittant son corps, s'était élancée dans l'espace. Elle « m'avait vu parlant sur l'estrade. A mon coté droit se tenait un vieillard « vêtu de blanc qui paraissait un Oriental, à ma gauche une jeune femme « aveugle d'une beauté surnaturelle. Bref, ma sœur avait employé les « mêmes termes que le médium après ma conférence ».

M. Barrett termine son intéressant discours en citant des cas où la protection d'Esprits amis a sauvé des personnes en danger de mort.

C'est ce qui s'est produit pour sa propre mère sur la révélation d'une de ses sœurs nommée Olive.

Dans le même numéro, sous la signature du professeur D. C. Seymour et de huit autres personnes, se trouve le récit de matérialisations opérées par le fermier Riley dans les conditions du controle le plus sérieux.

Il cite, entre autres faits, l'apparition à un sceptique avéré, d'une matérialisation qui se montra en pleine lumière, le suivit hors du cabinet et, à la vue de tous, se dématérialisa partiellement et dans cet état remit des fleurs au professeur Seymour qui se porte garant de la parfaite bonne foi du médium, lequel opérait d'ailleurs dans des résidences diverses appartenant au professeur.

G. B. Sceker.

Extrait du « Light » *du* 18 *mars* : *La médiumnité de Mme Paul.* — On a beaucoup écrit au sujet de la médiumnité de Mme Paul, fille de feu le général Showers, permettez-moi à mon tour de vous faire part de mes propres expériences.

Le 8 janvier de cette année, au cours d'une séance donnée par Mme Paul chez moi, il se produisit plusieurs incidents remarquables. Outre ma femme et moi, cinq personnes étaient réunies avec le médium et son mari autour d'une table circulaire. Nous étions assis depuis peu de temps lorsque des raps se firent entendre à une certaine distance de la table et réclamèrent l'alphabet. Il nous fut dit, de cette façon, que nous n'étions pas bien placés. Le changement nécessaire ayant été effectué, une voix d'homme nous salua. C'était Peter, le guide du médium.

Quelques secondes après, le médium s'écria : « Lâchez-moi les mains, on enlève ma chaise. Nous fîmes de la lumière et nous vîmes que cette chaise était suspendue au bras droit d'une dame assise à côté du médium, dame qui lui était inconnue, qui déclara qu'elle avait constamment tenu ses mains.

Un cabinet fut ensuite formé dans un coin de la chambre au moyen d'un rideau, et les poignets du médium furent attachés avec un ruban. Nous lui liâmes les mains au dos d'un fauteuil et nous lui mîmes sur les genoux une ardoise propre et un crayon. Aussitôt le rideau fermé, nous entendîmes écrire sur l'ardoise ; le guide du médium nous ayant dit d'entrer dans le cabinet, nous trouvâmes une salutation de *Peter* écrite sur l'ardoise. Je replaçai l'ardoise sur les genoux du médium et, avant d'avoir eu le temps de tirer le rideau, une bague, puis une deuxième, puis une troisième furent enlevées des doigts du médium et placées sur l'ardoise et cela sous nos yeux. Nous demandâmes alors au guide de replacer les bagues, ce qu'il fit avec une extrême rapidité.

Peter nous dit ensuite de détacher le médium en vue d'une matérialisation. Nous le fîmes et pour soumettre le médium à ce que le cercle considérait comme une preuve convaincante, nous clouâmes au mur, un bout de ruban. Le médium fut lié également avec un ruban et les bouts des rubans noués ensemble.

Mme Paul s'étendit sur le parquet, les rideaux furent tirés et nous nous assîmes. *Peter* demanda à ma femme de jouer du piano, ce qu'elle fit pendant dix minutes, après quoi, nous entendîmes une voix de femme, dire « Je suis ici. » Peu de secondes après une forme féminine apparaissait à un coin du rideau, près de l'endroit où ma femme était assise, sur le tabouret du piano, et m'appelait. Je vins, la saluai, et lui présentais ma femme à qui elle dit qu'elle était heureuse de la voir et la remercia beaucoup d'avoir bien voulu jouer. Elle vint serrer la main à tous les assistants et demanda la permission de se mettre au piano, ce qui lui fut nécessairement accordé. Elle joua six ou sept minutes, avec beaucoup de verve et d'expression, ma femme et moi, étant assis tout ce temps près d'elle.

Puis le pouvoir commença à manquer ; la forme devenant mince et vapo-

reuse, se leva pour reprendre, dit-elle, un peu de forces. Comme « Florence » (l'esprit matérialisé) était rentrée dans le cabinet, « Peter » demanda à ma femme de jouer quelque chose, et un voyant, qui était présent, décrivit la forme de « Peter » disant en même temps, qu'il voyait le médium très affaissé. On demanda à « Peter » si « Florence » reviendrait ? il répondit que non, que tout le pouvoir avait disparu.

« Florence » nous dit : « Adieu, et que Dieu vous bénisse tous ». Puis le guide recommanda d'entrer dans le cabinet, ce que nous fîmes ; nous trouvâmes le médium en profonde léthargie. Quand elle s'éveilla, nous examinâmes les nœuds, le ruban, les clous dans le mur, nous trouvâmes tout intact.

James Harris.

27, Stracey-Road, Harlesden, N. W.

Extrait du Light of Truth, *du 4 mars* 1899. — Mon jeune frère vient de passer à la vie des Esprits. Mon frère aîné qui est médecin, à Norway Me, se trouvait près de lui quand il mourut ; il retournait chez lui, quand un remarquable phénomène se produisit. Voici comment il le raconte :

J'eus tout à coup, conscience que quelque chose coulait d'en haut, sur moi, et que j'étais enveloppé par une influence qui me causait un sentiment étrange, mais agréable. Cela commençait par la tête, s'étendait en descendant. Je la sentais distinctement, nettement, positivement ; elle était pleine de douceur et de bien-être. Au même instant, mon frère Birney, dont je venais de quitter le cadavre, chez lui, il y avait trente minutes, se trouva assis à ma gauche, dans la voiture.

Je pensais que c'était merveilleux. J'étais heureux au-delà de toute mesure. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute, dans mon esprit, que ce fut bien lui. Je le voyais parfaitement, et je me disais : Je sais, maintenant, que l'homme existe après la mort, que l'esprit survit à la mort corporelle.

Je ne lui parlai pas. Il ne m'adressa pas la parole non plus, ce n'était pas nécessaire. Il était à côté de moi ; il m'avait donné une preuve de son existence et de son amour, et j'en étais pleinement satisfait.

J'ignore combien de temps il resta près de moi, mais je pense que mon cheval avait parcouru 30 rods (environ 750 mètres), quand la forme commença à faiblir, et l'impression à diminuer ; peu de minutes après, la forme s'évanouit entièrement, bien que l'impression subsistât en moi, longtemps.

H. A. Bradbury.

In the Word's Advance Thought.

Le journal de Chicago *Inter Ocean*, a eu une interview avec Harrison D. Barrett, dans laquelle, le président de la N. S. A. raconta quelques-unes de

ses propres expériences de spiritisme. En voici une, qu'il a faite au Texas.

Il y a trois ans, dit-il, je faisais une tournée dans le sud du Texas, et j'allai voir une vieille amie, qui est médium, mais ne pratique plus professionnellement, depuis longtemps.

— Voudriez-vous avoir une écriture sur ardoise, me demanda Mme Fink ?

— Certainement répondis-je, rien de mieux.

Mais croyez-vous que les esprits viendront?

— Oh ! oui, je le sais, dit la vieille dame.

Alors elle me donna une petite table, d'environ deux pieds carrés. Etait-ce bien une table, à peine une planchette? Sur cette planchette se trouvaient plusieurs ardoises. Je les pris, les examinai attentivement, passant même mon canif dans les coins pour être sûr qu'elles n'étaient pas couvertes d'un enduit. Puis je les lavai, les essuyai, et les portai au soleil et cela, parce que, s'il y a quelque écriture chimique sur l'ardoise, qui soient invisible dans certaines conditions, le soleil les fait rapidement apparaître.

J'examinai la planchette et vis qu'elle n'était pas doublée, n'avait de secret d'aucune espèce. Alors, le médium tint l'ardoise de la main gauche, sur la table. Je mis ma main gauche sur le dos de la sienne, et lui tins la main droite, sur le dessus de la table, avec l'autre main. Mme Fink me dit :

— Voudriez-vous voir les Esprits écrire ?

— Oh ! mais, si je regarde, ils s'en iront.

— Essayons.

Je soulevai alors le petit tapis de la table et regardai dessous. Je vis une manifestation que je n'avais jamais vue, et que personne autre n'a certainement observée, je l'affirme.

Le médium avait baissé la main, de manière à ce qu'il y eut un grand espace, entre l'ardoise et la table. Je vis comme un rayon de lumière qui, partant de la fenêtre, se terminait en pointe entre l'ardoise et la table. Pendant que je le regardais, il tournait rapidement, d'un mouvement conique ; enfin, il prit la forme d'un crayon et se promena sur l'ardoise. Pendant qu'il avançait, un fluide se répandait en ondes sur l'ardoise.

Quand le message fut terminé, je trouvai l'ardoise couverte d'humidité, et la portai au soleil mais je ne pus rien lire ; Mme Fink me donna un petit miroir et en le tenant au-dessus de l'écriture, je pus parfaitement la lire. C'était une communication d'une jeune femme, morte depuis plusieurs années, et dans la famille de qui j'étais en pension, quand j'étudiais à l'Académie de Pensylvanie. Elle avait signé et mentionné des détails qui me convainquirent de l'authenticité. Je sais que le médium n'avait jamais entendu parler de cette dame.

Mais le plus étrange est ceci : Le crayon que j'avais vu se former sous

mes yeux, était resté, c'était un vrai crayon, que je pouvais manier; il semblait être en pierre ponce, ne ressemblait pas aux crayons ordinaires à ardoise.

— Je le garde, dis-je, en l'enveloppant dans du papier.

— Il ne durera pas longtemps, dit le médium.

Je tenais le papier fortement serré dans ma main.

Il y resta probablement cinq minutes, et quand j'ouvris la main, le crayon avait disparu.

Extrait du Light, *du* 25 *mars* 1899 : Il vessillo spiritista, décrit l'expérience suivante; faite par le colonel Guilio Malvolti. Quatre Esprits se servaient simultanément de sa main et pendant qu'il tenait une conversation avec ses amis, plusieurs pages furent écrites de la manière suivante :

Le premier Esprit écrivit sur la première ligne, le commencement d'une communication; le second Esprit en commença une sur la deuxième ligne; le troisième sur la troisième ligne et le quatrième sur la quatrième ligne. Le premier Esprit reprit alors la suite de sa communication, sur la cinquième ligne, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Si on lisait d'un bout à l'autre, il était impossible de rien comprendre, mais en sautant les lignes étrangères à chaque écrivain, on trouvait des messages parfaits.

Le premier était rédigé en latin; le deuxième en français; le troisième en italien et le quatrième en cette même langue, mais à rebours, de façon que le premier mot de la communication, était le dernier du message. Il fallait donc le lire, de droite à gauche.

Extrait du Light, *du* 25 *mars* 1899. — Un nouveau journal spiritualiste allemand, *Psyché*, vient de faire son apparition. Dans son numéro, du mois dernier, il contient le récit d'une séance tenue le 15 janvier, avec le médium Mme Rothe.

Cette séance eut lieu à la pleine clarté d'une lampe. La personne qui la relate, a examiné attentivement la chambre et les meubles. Elle dura deux heures et demie, dans d'excellentes conditions. Il y eut des apports de fruits et de fleurs, celles-ci en grande quantité et comme fraîchement cueillies. Le médium entransé semblait les saisir dans l'air.

Il s'y produisit d'autres faits, très convaincants, tels que des communications et des descriptions très justes, faites par le médium.

A la fin de la séance, et la compagnie étant à souper, la table chargée se souleva sans qu'aucun objet bougeât. Deux dames ayant regretté de n'avoir rien reçu, deux pommes s'élevèrent d'une assiette en cristal, volèrent d'abord vers le médium, après quoi, l'une vint dans la main de Mme L..., et l'autre, tomba devant Mme H...

Traduits par L. S. G. B.

REFLEXIONS EN FAVEUR DU DÉSARMEMENT

Plaidoyer en faveur de la paix, question Alsace-Lorraine.

Au milieu du concert cacophonique des discordes lamentables, soulevées depuis de longs mois par l'affaire Dreyfus, le manifeste du Tsar, envoyé au mois d'août, résonna comme une fanfare d'harmonie bienfaisante. On eut un instant l'impression d'un changement d'atmosphère ; un soupir d'espoir d'une ère nouvelle de paix universelle s'échappa de nos poitrines angoissées. On pensait qu'une fois l'accord rétabli à l'intérieur, on pouvait entrevoir la Terre, paisible demeure de l'humanité, évoluant sans cesse vers le progrès.

Hélas ! on s'était beaucoup exagéré la portée de la circulaire impériale. Dans l'état actuel des choses, la tentative du jeune empereur n'est que l'écho d'une idée, maintes fois mise en branle, mais dont la réalisation se fera seulement après qu'un grand nombre d'événements auront aplani le chemin raboteux de nos usages, de nos préjugés et de nos routines.

Tant que notre petit coin de terre ne pourra se vanter du titre d'*Etats Unis d'Europe, tant que l'arbitrage entre nations* ne sera pas devenu la règle générale, la seule admise, unanimement reconnue, pour trancher les litiges, toutes les propositions de désarmement, toutes les paroles de paix soient-elles prononcées au nom de la raison, de l'intérêt, ou de la religion, qu'elles viennent d'un républicain, d'un monarque ou d'un pape, *n'auront aucune portée.*

L'Europe restera armée jusqu'aux dents et le génie humain, au lieu de travailler de toutes ses forces au développement du bien et du beau dans l'humanité, emploiera ses facultés à trouver les moyens les plus sûrs et les plus terribles de destruction.

Dans une brochure publiée par ordre du pape Léon XIII, il y a quelques années, on lit ces mots : « Il n'est rien de plus urgent, il n'est rien de plus nécessaire que de lutter contre la guerre, et tout ce qu'on fait dans un pareil sens, ne peut qu'être considéré comme une large contribution, non seulement de l'idée chrétienne, mais encore du salut public ».

Ces paroles sont évidemment en accord avec les principes du Christ ; le christianisme des premiers âges en était si imbu, que l'autorité papale défendit aux soldats convertis de reprendre l'épée après le baptême. Naturellement tous les catholiques applaudirent avec enthousiasme aux sentiments de paix exprimés par le Pontife et ils crurent devoir être fiers de la voix du Vatican.

Comment se fait-il qu'aujourd'hui, ces mêmes catholiques se font les apologistes du militarisme et qu'un moine, comme le Père Didon, puisse publiquement préconiser le sabre, recommander la force et la violence à la place de la raison et de la justice ?

Il y a là un singulier signe du temps, et si nous ne voulons voir ralentir la marche du progrès, tous ceux qui pensent doivent s'inquiéter de cette tendance au recul vers les époques barbares.

Non, l'alliance du militarisme et du sentiment religieux n'est pas possible, car c'est un contre-sens ; autant dire l'alliance du mal d'avec le bien.

Dans l'état actuel des choses, les armées sont certes nécessaires ; une seule nation, qui désarmerait, deviendrait la proie des autres, mais pour que toutes désarment simultanément, il faut qu'elles y aient un intérêt commun et égal.

Or, il s'agit d'examiner quels sont les obstacles réels qui s'opposent le plus directement à un progrès si évident.

Le manifeste du Tsar prouve que la Russie n'a qu'un désir, celui de la paix.

L'empereur d'Allemagne, contrairement aux prévisions générales, lors de son avènement au trône, préfère la prospérité de ses Etats à l'intérieur, les voyages, les parades, les sports de l'esprit aux succès incertains du sabre, et s'il a des goûts pour la colonisation et l'extension de son pouvoir vers l'Extrême-Orient, il ne paraît pas désirer un conflit européen, par lequel il aurait plus à perdre qu'à gagner.

Les autres Etats n'ont pas davantage intérêt à désirer le bouleversement de l'équilibre européen.

La Triple-Alliance déclare hautement n'être que défensive ; si tel est son programme sincère, comme le passé paraît le prouver, une alliance quintuple, sextuple, générale, ne pourrait-elle se faire selon le même principe ? Et, dans ce cas, sans qu'on ait à attendre la réalisation de la *Grande République européenne* qui, à moins de s'opérer par un ébranlement général, une révolution colossale, semblable à un cataclysme où tous les partis, toutes les classes de la société souffriraient également, solution où le remède serait pire que le mal, nous verrions la réalisation de notre rêve des Etats-Unis d'Europe ; c'est-à-dire, que les monarques se tendraient les mains en englobant les républiques dans un commun accord. Par ce moyen, non seulement la question d'Orient se résoudrait indubitablement, mais cette menace sûre, quoique peut-être lointaine, de l'envahissement du « Yankeeisme », si bien signalé par un article du Contre-Amiral Réveillere (dans la *Revue internationale*), perdrait sa perspective inquiétante.

Donc si l'Europe ne prend garde et ne finit bientôt par comprendre la nécessité d'une *confédération* générale, tôt ou tard nos antipodes nous dicteront leurs lois et s'en sera fait de notre indépendance ; la jeune Amérique imposera sa volonté à la vieille Europe, faible par sa caducité et paralysée par les usages et préjugés des temps passés.

Voici donc, selon moi, le danger et le remède.

Or quel est l'obstacle qui s'oppose à la réalisation du remède ?

Quelle est la nation réfractaire ?

Hélas ! il faut le dire : *c'est la France.*

S'il est vrai que tous les Français en dépit des rapsodies creuses de quelques patriotards, désirent sincèrement la paix, il n'y a qu'une minorité qui ait assez de philosophie pour accepter « *le statu quo* » fixé par le traité de Francfort. Au moins, aucun journal, quelque pacifiques que soient ses intentions, n'a encore eu le courage de déclarer que les Français sauraient se résigner à la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

Qu'une plaie produite à la suite des sacrifices héroïques que la France s'est imposés en 1870, saigne toujours et puisse saigner longtemps, rien de plus naturel ; mais à quoi sert de perdre son temps en inutiles revendications qui tiennent tout le continent sur le pied d'une paix armée, pire que la guerre ?

Si l'on est prêt à prendre la revanche, qu'on fasse vite, mais qu'on accepte le sort des armes, comme une solution définitive et qu'on s'entende à cet égard avec l'ennemi par un traité fait d'avance ; car, qui peut, de gaieté de cœur, souhaiter que les deux malheureux pays limitrophe entre la France et l'Allemagne continuent à travers les siècles à faire un chassé-croisé forcé qui bouleverse tour à tour leurs habitudes et leurs plus chères inclinations ?

Qu'on règle donc la question par voie diplomatique ou par la guerre, mais qu'on se décide et que l'on n'enfreigne pas plus longtemps la marche vers le progrès qui ne peut venir *que par l'union de tous les Etat de notre continent.*

Tous les pays de l'Europe ont, tour à tour, subi des échecs semblables à celui qui a ébranlé l'âme de la France ; tous ont su se courber devant l'irrévocable arrêt des destinées. L'Autriche porte avec résignation le deuil de la Silésie, du Schleswig, de sa prépondérance germanique etc. ; l'Italie a étouffé la voix troublante de l'irrédentisme ; les monarques détrônés en 1866 ont philosophiquement accepté le rapt de leurs Etats, la perte de leur couronne ; tout le monde se soumet, seule la France, en enfant gâtée, ne veut faire *loi de nécessité.*

Les esprits les plus raisonnables, les plus avancés, qui se déclarent prêts à oublier « l'outrage » ne peuvent se résigner à la perte des deux provinces chéries.

Alors que font-ils ?

Ils perdent leur temps en propositions de neutralité, de plébiscite etc. dont le défaut, — hélas ! il suffit à lui seul, — est de n'être pas au gré du vainqueur, du ravisseur ; or, c'est avec lui qu'il faudrait cependant s'entendre tout d'abord.

Malheureusement, à travers toute l'histoire, nous n'avons aucun exemple où l'on ait consulté la voix du peuple sur le choix de la nation à laquelle il veut appartenir, et, tant que le système établi n'aura pas définitivement

changé, nous serons traités en éternels mineurs dont le sort dépend des gouvernants et des manœuvres diplomatiques, comme celui des navires dépend des pilotes. (1)

L'idée du plébiscite n'est donc pas applicable à notre époque ; celle de la neutralité ne saurait convenir à la partie victorieuse à moins qu'on ne lui offre une indemnité qui ait des chances d'être acceptée. Tâchons de sortir un instant de notre subjectivité.

Pourquoi voulez-vous que l'Allemagne cède sur ce qu'elle *croît être* son droit ?

Pourquoi voulez-vous qu'elle ne s'autorise pas du traité de Francfort, comme jadis la France du traité de Ryswyk, par lequel en 1697 la possession de l'Alsace, prise par Louis XIV, fut ratifiée ?

Pourquoi espérer que l'Allemand renoncera volontairement à appeler, *sien*, ce qu'il a toujours considéré comme tel et n'a cessé de réclamer dès que le sort des batailles avait décidé en sa faveur ?

A tour de rôle, depuis le commencement de leur histoire, c'est-à-dire, depuis le moment où la main de l'être humain trouva moyen de fixer le souvenir des malheurs de son espéce, l'Alsace et la Lorraine firent parties de nations différentes. Les Allemands se vantent que l'Alsace comptait déjà du temps des Romains comme possession de la « Germania prima » : que la Lorraine fut, après le partage des Etats de Charlemagne, incorporée à l'empire germanique. La maison de Hapsbourg fondait ses droits sur des alliances, et même l'histoire de la Pologne fut, pendant un temps éphémère mêlée à celle de la Lorraine, par le règne de Stanislas, appelé au trône de ce pays par le caprice d'un roi.

Ainsi pendant des siècles, ces deux malheureux pays sont un sujet de discorde entre les puissances qui, depuis Jules César, ont troublé la paix primitive des forêts vierges de l'Europe. Pauvre Alsace ! Pauvre Lorraine ! Semblable à une amante que les rivaux préfèrent plutôt morte que vivante dans les bras de l'un d'eux, tes vertes rives sont ravagées, dévastées tour à tour et le sentiment de patriotisme que tu t'es efforcée d'inspirer à tes enfants, depuis le berceau, leur sera, si le sort des batailles le veut ainsi, demain arraché de leur cœur, comme les bêtes fauves arrachent les viscères de leur proie. C'était ainsi au passé. Il en sera de même dans l'avenir, si l'on ne s'efforce à temps d'appliquer le remède d'une alliance « générale *défensive*.

Pour arriver à cette alliance, il faut commencer par se faire de mutuelles concessions.

Cependant les sacrifices ne sauraient tout d'abord venir du vainqueur. Or, la France perd son temps en d'inutiles disputes à propos de possessions loin-

(1) Le plebiscite de la Savoie et du comte de Nice ne me paraît pas une objection qui puisse être opposée à mon assertion.

taines, sans valeur, où elle ne fait que risquer la vie de ses enfants ; elle perd son temps en désastreuses querelles pour enrayer la marche de la justice à l'intérieur, et oublie à force de préoccupations superflues de prendre une décision salutaire à l'égard de l'Alsace-Lorraine, question toujours troublante pour la paix de l'Europe.

Pour qu'il y ait la moindre chance que le vainqueur qui, sans nul doute, ne désire aucun changement au statu quo, céde, il faudra lui offrir des compensations.

Je n'oserais parler de l'Alsace, je crains que l'Allemagne ne soit intraitable à cet égard. L'avenir en nous apportant l'arbitrage entre nations décidera définitivement de cette question.

Reste la Lorraine.

Il y a surtout la partie française avec Metz.

L'Allemagne y tient également ; cependant, au moyen de compensations par des colonies en Afrique, dont elle est friande, par la perspective de l'annexion du Luxembourg, dont elle se serait emparée en 1867, sans l'intervention de la France, n'arriverait-on pas à une entente ?

Avec un sacrifice d'argent, on obtiendrait peut-être encore une partie de Deutsch-Lothringen ; jadis la France obtint bien la Haute-Alsace au prix de 3 millions, à la paix de Westphalie.

Certes le sacrifice de la renonciation définitive à l'Alsace serait grand et la possession de la Lorraine peut-être chèrement achetée, mais mieux vaut peu que rien.

La guerre n'étant pas une solution, comme l'histoire des nations ne le démontre que trop, la perspective d'une paix durable qui nous débarrasserait pour l'avenir du pire des fléaux, celui du militarisme, envahissant et arrêtant toute idée de progrès, engloutissant la fortune de la France et absorbant annuellement la force et l'intelligence d'un grand nombre de ses enfants, ne vaut-elle pas quelques hectares de terre, surtout si nous considérons d'un point de vue plus élevé, qu'aucune frontière politique ne peut former une barrière efficace contre les sentiments de confraternité humaine et universelle ?

Tandis que nous organisons cette grande fête nationale que sera l'Exposition universelle de 1900, ne ferions-nous une bien utile besogne, en préparant par voie diplomatique un grand congrès international, *où tous les souverains* de l'Europe seraient conviés pour une entente mutuelle, *la grande alliance défensive*.

Si un tel projet réussissait, l'année 1900 marquerait une date ineffaçable dans l'histoire de l'Europe.

Mme CLAIRE GALICHON.

ETAT DE MINNESOTA, PIERRE RUNIQUE.

LES ANCIENS GOTHS Y ONT-ILS PÉNÉTRÉ, JUSQUE DANS L'INTÉRIEUR ?

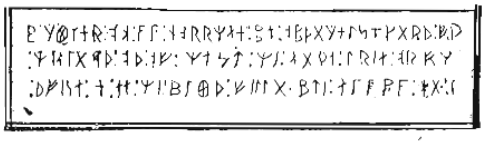
On vient de découvrir une pierre, dans l'état de Minnesota, qui peut jeter ici, un nouveau jour sur le premier débarquement des Européens. Bien des personnes croient que les *Norsemen*, ou Goths, débarquérent dans les Iles du Nord, du Continent de l'Ouest et que *Leif Erickson* et ses compagnons mirent pied à terre sur le continent même; l'idée qu'ils pénétrèrent jusque dans l'intérieur de l'état de Minnesota, n'est jamais venue à personne et l'opinion des personnes compétentes relative à l'authenticité de cette pierre est attendue avec intérêt.

Cette pierre a été trouvée par M. Ohman et ses deux fils, en défrichant un champ pour l'ensemencer.

L'un des fils de M. Ohman, avait considérablement creusé sous un monticule, quand sa bêche rencontra une pierre d'assez grande dimension, à une profondeur d'environ 2 mètres, autour de laquelle les racines d'un arbre s'étaient entortillées, d'une manière si serrée, qu'elles en avaient broyé certaine partie.

Le monticule était entouré d'un bourbier, ou marais, que M. Ohman voulait sécher pour le cultiver. Après avoir nettoyé la pierre, et vu qu'elle était couverte de caractères gravés, il appela son père en disant qu'il venait de trouver une pierre sépulcrale.





Croyant cette découverte importante, M. Ohman porta la pierre à son pasteur qui lui donna le conseil d'écrire aux autorités de la North-Western University, à Evanston Illinois. Ayant suivi son conseil, sa lettre fut remise au professeur Hasfeild qui, ne comprenant rien à ce que cette pierre pouvait être, remit cette lettre au professeur Georges Curme.

Après avoir présenté plusieurs objections par écrit, M. Ohman consentit à l'envoyer au professeur Curme. M. S. Olsom, de Kensington, dans une lettre au professeur Curme, garantit la sincérité de M. Ohman et il ajoute, qu'un M. Flatters était aussi un témoin oculaire de la trouvaille, que s'il y avait supercherie, M. Ohman en était innocent.

Si cette pierre est authentique, continue M. Olson, il y a plus de cinq cent ans qu'elle a été placée à l'endroit où elle a été trouvée ; à cette époque l'eau était à 1.100 pieds au-dessous du niveau actuel du Lac Supérieur et Leif Erickson, et ses compagnons, pouvaient venir en bateau à peu de distance du point où la pierre a été trouvée.

Le « Sunday Journal » a reçu la dépêche suivante :

Evanston. Ill, 1er mars 1899 ; George O. Curme professeur de philologie germanique, et A. R. Croos professeur de minérologie et de pétrologie, à la » North-Western University », ont fait aujourd'hui un examen critique de la pierre Runique reçue de Kensington, Minnesota. L'inscription dit, qu'une compagnie de Goths à visité ce pays, en 1362, ou 1462 ; le second chiffre est si effacé, que le professeur ne peut dire si c'est un 3 ou un 4.

Le professeur Curmes, est un expert en anciennes langues du nord, et aussi instruit en Runique qu'il l'est en Anglais ; il dit, au sujet de cette pierre : « je suis convaincu qu'elle est très ancienne. Elle raconte, en caractères Runiques, ce fait, qu'une compagnie de Goths débarquèrent et explorèrent le pays de l'ouest, bien loin du Labrador, à l'époque ou Christophe Colomb était encore enfant, même si l'on acceptait la dernière date.

« On croit généralement que la pierre est apocryphe, et cela n'est pas étonnant, car, s'il était prouvée qu'elle est réellement l'œuvre des anciens Goths, il faudrait corriger les premiers chapitres de notre histoire. Je ne puis affirmer l'authenticité de cette pierre, il me faut l'étudier avant de donner une réponse positive sur son véritable caractère.

J'ai déjà trouvé quelques erreurs ; quelques-uns des caractères Runiques sont parfaits, tandis que d'autres paraissent avoir été gravés par une personne qui savait peu, ou rien des caractères Runiques. Toutefois, je suis parfaitement convaincu de l'honnêteté et de la sincérité des personnes qui ont trouvé cette pierre, et si elle est apocryphe, cela n'empêche point que des caractères Runiques furent gravés bien avant leur naissance.

« J'admets qu'on peut avoir des doutes au sujet de l'authenticité de cette pierre mais je crois qu'elle mérite un examen minutieux ; je me propose d'envoyer un fac-simile de ces caractères à tous les experts en caractères Runiques, et à tous ceux qui le sont en hiéroglyphes Indiens.»

Le professeur a traduit ces caractères, ainsi qu'il suit : « Huit Goths de la Suède, et vingt-deux Norvégiens, en expédition de découverte, venant de Vinoland, de l'Ouest.

« Nous avions un camp, et deux bateaux, à une journée de marche de cette pierre. Un jour, nous allâmes pêcher ; à notre retour, nous trouvâmes un homme, rouge de sang, et mort. Adieu ! Sauvés du mal. Nous avons des hommes à l'Océan, à quatorze jours de marche de cette île ; An 1362. »

Cette traduction, sera peut être considérablement corrigée, après une étude plus complète.

Extrait du « Sunday Journal », par Elie P. Bloche.

DE LA PRATIQUE SPIRITE

L'Humanité intégrale a inauguré les comptes rendus de manifestations spirites obtenues par différentes médiumnités et n'a pas craint de mettre en cause des personnages tristement célèbres.

Cette innovation audacieuse, en ce qu'elle nous expose à de vives discussions et à des déceptions, n'en est pas moins excellente.

Le contrôle est le meilleur critérium de la vérité. Si chaque groupe reste fermé, gardant pour soi les phénomènes dus à une pratique régulière, si la crainte du ridicule et des contestations éloigne les spirites d'un sérieux examen, ces spirites risquent de suivre les errements de l'Eglise et de s'immobiliser dans la routine et l'intolérance.

Allan Kardec ne donne point ses œuvres comme le dernier mot de la science spirite, il nous conseille la réserve, la prudence et nous devons tenir compte de ses prescriptions. Gardons-nous donc de croire que tout soit connu en spiritisme et ne suivons pas trop *à la lettre* les avis du livre des esprits et des médiums ; enfin éclairons-nous des recherches faites par les sociétés similaires, ne rejetons pas *à priori* et systématiquement toutes les théories qui s'éloignent de la pure doctrine spirite.

La pratique spirite difficultueuse, souvent pénible, sera toujours sujette à caution parce que le moyen de production est l'homme, c'est-à-dire un être double, traînant avec soi toutes les tares de la matière et ayant aussi à compter avec un passé d'incarnations dont nous ne pouvons embrasser l'étendue.

Les meilleurs médiums sont, dit-on, les plus inconscients. Nous n'oserions l'affirmer. Jusqu'à quel point le moi disparaît-il, qui peut le dire ? et ce moi disparu le mécanisme cérébral est-il dégagé des impressions passées ? C'est une des questions les plus controversée de la médiumnité.

Un être nouveau s'empare du corps du médium, le fait parler, agir, c'est la preuve cherchée de la survivance des morts.

Malheureusement de bons spirites, d'excellents chefs de groupes, ne veulent plus entendre parler de communications signées de personnalités connues. Nous comprenons, et de reste, qu'un grand nombre de platitudes, attribuées à des célébrités, aient amené le dégoût de ces sortes d'expériences et nous avons longtemps hésité, nous-même, à admettre que des esprits élevés se soient plu à s'exprimer ainsi.

Nous oublions toujours que le désincarné ne communique point par ses seules forces et sa seule volonté. Il lui faut un instrument pour revivre quelques instants la vie terrestre et cet instrument lui convient plus ou moins.

La pensée se manifeste, selon la culture intellectuelle et une formule, très belle et concise, exprimera une idée qui, se faisant jour par un médium moins bien doué, perdra de sa valeur esthétique tout en laissant le fond identique.

Pour satisfaire les néophytes et en général tous les humains, plus ou moins entachés d'orgueil, les guides donnent souvent aux communications des signatures d'hommes célèbres correspondant comme caractère, et comme vie passée, à ce qu'était l'esprit inconnu du médium et des assistants. Un Durand quelconque aura moins de poids sur notre jugement, qu'un monarque, un guerrier, un philosophe ou un sage de l'antiquité. Ce Durand peut être, néanmoins, tout aussi élevé que ce grand homme d'autrefois.

Les esprits, comptant avec la nature humaine, se montrent très avisés pour arriver à nous convaincre.

On se hâte trop, à notre avis, d'accuser les esprits farceurs, les esprits légers, d'être les auteurs des erreurs et de toutes les niaiseries qui troublent souvent les séances des débutants.

Notre groupe est entraîné depuis quelque temps dans une voie nouvelle. Les esprits les plus divers, les êtres les plus dissemblables se sont manifestés, avec une vigueur, une violence, une douceur, une élévation, une grandeur, une sublimité et un abaissement qui feraient des médiums les plus habiles tragédiens, les meilleurs mimes qui se puissent voir.

Mais, d'après les conseils des guides, nous avons banni les idées préconçues ; les médiums s'abandonnent à l'afflux fluidique et, certains qu'on ne doute pas de leur bonne foi, ils sont de plus en plus malléables pour la force agissante.

Au début, l'idée des esprits farceurs fut un arrêt pour le développement de ces médiums. Si l'esprit émettait des idées contraires à celles des médiums ou des assistants, il était malmené et ce dialogue s'établissait :

— Vous êtes un esprit léger, un farceur !

— Je suis au contraire disposé à vous éclairer, veuillez m'écouter.

Le médium commençait une dissertation peu orthodoxe en spiritisme et un assistant interrompait.

— Ce que vous dites est faux.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Nous croyons le contraire, donc vous vous trompez.

— Vous ne sauriez avoir la science infuse ; vous rejetez, trop facilement, les communications qui déroutent votre suffisance. J'ai vécu à... Je suis X...

— Vous mentez. De votre vivant, vous étiez dans l'erreur, vous l'êtes encore.

— J'ai pu l'être en certains points de la doctrine spirite, mais je frôlais la vérité. Il y a des forces latentes, des forces mal définies, qui agissent parfois à l'insu et contre la volonté du médium et des spectateurs ; ces forces ne sont pas toujours des âmes humaines.

— Vous êtes un fumiste !

— Je vous prie de me laisser parler, cette façon de discuter ne peut rien éclaircir.

— Vous voulez nous égarer ? voyons, repentez-vous, soyez modeste.

— Des guides m'amènent auprès de vous ; vous ne voulez pas profiter de ma visite, je le regrette, votre suffisance égale votre ignorance.

Parfois encore, des êtres d'ordre inférieur se manifestaient, les spectateurs les accablaient d'une pitié méprisante et d'un ton autoritaire, les engageaient au repentir. Ne les laissant pas se reconnaître, les interrompant à chaque instant, pérorant, ressassant leur propre théorie, ils interceptaient toute la force expansive du désincarné et le mettaient en fuite.

Après quelques essais de ce genre, nous résolûmes de ne plus interrompre les médiums; nous écoutâmes et nos séances eurent bientôt un intérêt, une ampleur qui nous les fait considérer comme un réconfort moral, un soutien, une initiation à la vie de l'au delà.

Sommes-nous vraiment bien supérieurs à la cohorte des désincarnés ? N'ont-ils pas, pour les éclairer, d'autres esprits ? Et si réellement, comme les esprits le prétendent, les scènes où ils revivent les faits saillants, et souvent les derniers instants de leur existence, sont utiles à leur progression et à eur dégagement, nous ne saurions apporter trop de douceur et de bienveillance dans nos relations d'outre-tombe.

Mais, nous en convenons, les preuves d'identité sont rares, on les obtient par certains médiums plus que par d'autres, et l'expérience nous démontre que bien des faits se perdent pour un grand nombre d'expérimentateurs.

De notre vivant, nous voyons disparaître, peu à peu, la mémoire ; pour beaucoup d'entre nous, les dates, les noms s'effacent des pages imprimées en notre souvenir, et devons-nous admettre que les hommes retrouvent à la sortie du corps charnel tous les incidents des existences vécues ?

Les dates de la naissance et de la mort sont de peu d'importance pour le désincarné ; s'il ne les sait dire, cela ne prouve pas qu'il soit un farceur, un mauvais esprit.

D'autres fois nous prenons un ton de juge d'instruction, en sommant les visiteurs de nous donner leur nom, âge, date de naissance, de mariage ; nous les lassons, et leur moi n'en est pas mieux affirmé.

Il faudrait, au contraire, chercher la quintessence de cet être, sa pensée, sa foi et nous éclairer de ses révélations. Le fluide émanant de cet esprit nous renseigne aussi sur sa valeur. Doux, pénétrant, réconfortant, il nous apporte l'espérance, la charité, la justice. Le réconfort longtemps se fait sentir!

Mais dans ces relations d'outre-tombe, si nous ne voulons pas admettre la contradiction, ni laisser libre carrière aux manifestations intellectuelles, nous renonçons à progresser.

Notre moi, imbu d'idées toutes faites, repousse ce qui le gêne et le fluide perisprital, subtil et délicat, en est atteint et dénaturé.

Allons donc de l'avant ; contrôlons les groupes, les uns par les autres, et si des personnages historiques se présentent, sans y être sollicités par notre désir ou nos préoccupations, étudions-les. Ainsi, nous jugerons, avec preuves à l'appui, de l'état de ces esprits et des facultés plus ou moins précises des médiums.

Mme PAUL GRENDEL.

CAS DE TÉLÉPATHIE

Cher Monsieur Leymarie : Dans le journal, *of the Society for Psychical Research*, je trouve ce fait, raconté par Mme Trelour, de Dover ; il intéressera les lecteurs de la *Revue Spirite*.

Le 25 août 1885, mon mari et moi, nous dinions avec mon frère, le révérend W. Compland qui avait succédé à mon oncle, dans la cure de Acton Beaucham (On trouvera, dans la lettre de M. Telour, 3 mars 1888, le récit de ce qui est arrivé)·

Nous avions trouvé, chez lui, la sœur de ma femme qui habitait non loin du presbytère ; ce fut une réunion très gaie, cette dame se portait à merveille, elle était toute souriante. Je me le rappelle fort bien, c'était un mercredi et en prenant congé, ma femme promit d'aller la visiter prochainement dans sa maison de Upper House, Bishops Trome, où elle vivait seule.

Le mardi suivant, dans la soirée, vers 8 heures, ma femme qui était restée dans la chambre des enfants, pendant la demi-heure du dîner de la nourrice, passa dans notre chambre à coucher ou se trouvait, sur la toilette, une lampe allumée. Au moment où elle passait près du lit, pour aller à l'autre bout de la chambre, elle aperçut une robe noire de l'autre côté du lit ; en regardant mieux, elle vit très distinctement se lever, avec lenteur, une forme humaine qui était penchée sur le lit, cette forme la regarda fixement pendant quelques secondes.

Avec horreur, elle reconnut dans le fantôme, sa sœur ! la figure était très pâle, avec une expression d'indicible tristesse.

Ma femme descendit et je remarquai son trouble ; lui ayant demandé ce qui l'avait ainsi bouleversée, elle me raconta ce qui s'était passé. — Naturellement, je pensai que ce devait être un effet de son imagination.

Le lendemain, c'est-à-dire le mercredi 2 septembre, comme nous nous assayions pour dîner, le domestique de notre docteur arriva, en disant que son maître désirait me voir ; je descendis et le trouvai prêt à partir pour la maison de ma belle-sœur. Il me dit qu'elle l'avait envoyé chercher, il croyait qu'elle avait une diphtérie très grave.

Elle rendit son âme à Dieu, deux jours après ; ma femme ne la vit pas, attendu que le docteur nous avait prévenus que c'était courir un trop grand danger, la maladie pouvant être apportée dans notre maison.

Ce récit est exact, mais il ne fait pas mention de ce fait intéressant, qu'au moment où je parlais à mon mari de l'apparition du fantôme de ma pauvre sœur, Mlle Maud Cowpland, ma nièce qui se trouvait chez nous, descendit en courant de sa chambre où elle venait de monter. Lorsque je lui racontai ce que j'avais vu elle s'écria, presque sans m'écouter : « Mon Dieu ! j'ai vu la tante !... je l'ai vu très distinctement ;... sa figure était très pâle, elle exprimait une grande tristesse !... — (Mon mari confirme le fait).

Je ne questionnai pas davantage ma nièce, elle quitta la maison, le lendemain, un peu à cause de sa frayeur, je crois. J'ajouterai à cela, que je n'avais vu auparavent, et je n'ai jamais vu depuis aucune apparition et n'ai jamais éprouvé aucune impression qui ressemblât en rien à celle que je raconte ici.

Après la surprise du premier moment, je ne fus nullement effrayée par l'apparition de ma pauvre sœur, car elle était vigoureuse et pleine de vie ; je ne pouvais penser qu'elle put mourir ainsi. Dans notre paroisse, éclata une épidémie de diphtérie ; ma sœur avait embrassé imprudemment un enfant de l'école qui était atteint de cette maladie. J'appris aussi, que le mardi soir, juste au moment où je vis l'apparition, ma sœur se retira de bonne heure dans sa chambre, disant à ses domestiques qu'elle s'était refroidie et avait pris un gros rhume. Les domestiques étaient jeunes et il n'y avait personne dans sa maison à qui elle eût parlé d'une manière intime de son état.

Tout ce que l'on put savoir, à ce moment là, c'est qu'elle était seule dans sa chambre et n'envoya chercher le médecin que le lendemain lorsqu'elle était atteinte mortellement. — Il y avait une très vive affection entre elle et moi.

J'ajouterai encore, que le fantôme avait un chapeau, avec un voile. Le voile était attaché derrière le chapeau, exactement comme ma sœur avait l'habitude de le faire. La lampe à pétrole éclairait vivement, et je voyais si bien l'apparition, que, sur le nez, je remarquai des taches de rousseur. Ma

sœur Anne, avait de très beaux yeux, pleins d'expression. Or, ces yeux étaient pleins d'angoisse, et je fus douloureusement frappé de l'expression de grande tristesse de son visage. L'apparition ne disparut pas instantanément, elle parut se dissoudre, dans l'air.

J'ai la conviction que, dans les cas où l'un des membres de notre famille a été malade, ou bien a traversé quelque crise grave quelqu'un de ses parents a éprouvé une impression d'angoisse, quoiqu'il fut fort éloigné de lui. Voici un incident de ce genre : En 1870, mon frère (qui est mort depuis) se cassa la jambe, très malheureusement, à la chasse. L'accident eut lieu vers quatre heures de l'après midi. On le mena à une auberge et toute la nuit il fut réellement en danger.

Ce jour-là, Madame Gardiner, qui se trouvait dans une réunion d'amis, ressentit un abattement tout à fait anormal, à partir de quatre heures de l'après-midi. Quant à moi je me rappelle bien que, cette nuit là, contre mon habitude je ne pus fermer l'œil. Lorsque à quatre heures du matin, je me levai du lit, je fus très étonnée de voir mon père entrer dans ma chambre et demander quelque soulagement, et quelque apaisement, car, lui aussi, cette nuit là, ne put fermer l'œil ; il se sentait tourmenté.

Mon père se portait alors fort bien, et, autant que je me le rapelle, jamais il ne m'avait fait une telle demande. Vite je me levai et lui donnai du cognac et de l'eau, ce que je n'avais jamais fait avant ; — Or, pendant toute la nuit, nous fûmes tous deux malheureux, sans cause ».

Mlle Maud Cowpland raconte ce qui suit : « L'année où mon père mourut, j'ai passé quelques jours avec ma tante, Mme Trelour. La seconde nuit, vers dix heures un quart, je me retirai dans ma chambre et pendant que je prenais mon bain, je sentis une force invisible m'obliger à me tourner vers un canapé où se tenait une forme humaine, vêtue de crêpe. Le crêpe semblait tomber en plis épais, depuis le haut de la tête jusqu'au sol, mais ces plis, au lieu de cacher la figure en faisaient ressortir très nettement les traits. Je reconnus Mlle Cowpland et je m'écriai aussitôt : Mon Dieu ! c'est vous, tante Anne ?... Comment se fait-il que vous soyez ainsi ?... » Alors la forme disparut graduellement.

Je suis honteuse d'avouer que je fus très effrayée. J'en parlai à 3 personnes : M. et Mme Trelour, et la servante à qui je demandai de coucher avec moi, parce que j'étais trop poltronne pour rester seule, dans cette même chambre.

J'ajouterai ici, que je n'ai jamais rien vu avant l'apparition de Mlle Cowpland, mais avant et depuis, notamment lorsque j'étais seule, j'ai senti des Esprits autour et près de moi. Je me rappelle, qu'une après-midi du dernier été, j'eus la sensation d'une main dont les doigts étaient longs et doux et qui me caressaient la figure.

Votre F. E. C. Joseph de Kronhelm.

APOLLONIUS DE TYANE

Appollonius était un homme de prodige,
Dont l'âme réflétait le savoir de son temps,
Miroir resplendissant, flambeau du haut prestige,
Aux halos éclatants.

Il naquit fils de dieu : Tyane en Cappadoce
Se vantait d'avoir mis au monde cet humain
Dont la vertu déconcertait le sacerdoce,
Et le tyran romain.

Il bravait les faux dieux : vivant pur, pour le culte
De l'austère idéal des grands initiés.
Jeune, il avait ouvert au fond du monde occulte
Ses yeux extasiés.

Il connut les trépieds des sibylles, les tables,
S'animant, s'agitant sous l'aile des esprits,
Des apparitions, trop longtemps dites fables,
Soleils de l'au-delà, par le doute assombris.

Ce sage pressentit le bras vengeur du juste,
Et s'arrêtant soudain, un jour, en discourant,
Il dit, en concentrant sa double vue auguste ;
« Courage, Stephanus, va, frappe le tyran. »

Nourri de Pythagore, il suivit Empédocle ;
Il scruta le mystère avec un œil serein,
Et c'est pourquoi la guerre a campé sur un socle
Sa stature d'airain.

Précurseur de Proclus, de Plotin, de Jamblique,
Il avait entrevu cette religion
Qui mêlant les Védas au rite évangélique
Dégage le vrai Dieu de la tradition.

La beauté de son front rayonnait comme un astre,
De ses lèvres coulait le verbe harmonieux,
Il apparaît ainsi qu'un sublime pilastre
Dans le temple des dieux.

Il se dresse, vêtu de la robe d'hermine
Des philosophes grands et des Jésus très doux,
De ces enfants trempés dans la source divine
Qui sont comme un lien entre le père et nous,

Ses disciples l'aimaient ; voyant passer ce juste
Ils disaient éblouis : deus, ecce deus !
Et le monde a gardé le souvenir auguste
Du grand Apollonius.

Paris, septembre 1898.

JULIEN LARROCHE.

NECROLOGIE. — M. Sausse Henri nous annonce, le dégagement corporel de son père, *M. Alphonse Sausse*, spirite comme lui et dévoué à notre cause, ancien Maire d'Etoile, (Drôme), et chevalier du mérite agricole; un fraternel souvenir à cet homme de bien.

M. Frédéric Guillaume Wintz, artiste peintre, membre de la société astronomique de France est décédé le 23 février 1899, à l'âge de 75 ans. Ce fut un très honnête homme, grand travailleur, avec lequel en 1860, nous passâmes de bonnes journées, chez le maitre Allan Kardec qui estimait tout particulièrement Wintz, l'artiste consciencieux, et sa femme si aimable et serviable. A ce spirite de la première heure, salut et vœux pour son avancement spirituel dans l'au-delà.

Nous avons accompagné au tombeau de sa famille, au cimetière Montparnasse, *Mme Adolphe Wiette de la Rivagerie* qui avait épousé en première noce cet officier supérieur de cavalerie, et en seconde noce *M. Arthur Henry Lambin d'Anglemont*, l'homme de lettres si remarquable, décédé fin 1898. Mme veuve d'Anglemont avait 64 ans.

Ce furent tous des spirites chrétiens, très dévoués à la cause et amis des humbles, qui ont élevé leurs enfants dans nos principes consolants et rénovateurs.

Un homme avait désolé les dernières années de M. d'Anglemont, à l'aide de procédés singuliers qui rejettent à l'arrière plan la reconnaissance et l'esprit de justice ; veuve, Mme d'Anglemont fut incitée à faire perdre sa position à ce personnage et nous demanda avis : « La vengeance, Madame et Sœur, lui répondimes-nous, serait indigne d'un aussi noble cœur que le votre ; dans ce sens, ne faites point un signe, et pardonnez, car l'homme qui sut oublier ses devoirs est en face de sa conscience qui saura bien lui rappeler ses méfaits. Il y a une justice immanente et éternelle, qui n'oublie rien.

« Spirites, plaignons les âmes égarées et prions pour elles. »

Mme d'Anglemont, cet esprit distingué et délicat, voulut bien suivre notre conseil.

Un ouvrier sertisseur très habile, et sa jeune dame médium voyant de premier ordre, avaient connu Mme D'Anglemont ; à leur première visite et sans la connaître, ce médium vit successivement ses deux estimables époux, décrivit leur physionomie, leur vêtement, leur caractère, avec la plus grande fidélité, ce qui frappa la noble dame et lui fit accorder toute sa sympathie à ces artisans complètement désintéressés. Dernièrement, ces jeunes gens virent mourir leur fille unique âgée de 2 ans, et ce fut pour eux une peine bien intense !!

A cette nouvelle, Mme D'Anglemont écrivit à ces dignes gens la lettre

suivante, qui caractérise bien notre sœur en Spiritisme, car elle a consolé et réconforté :

Mes Amis,

Je prends une grande part à votre douleur, pauvres affligés ! je ne l'ai pas connue, la chère petite, mais elle devait être gentille, comme le sont les enfant de son âge, petite fleur humaine, la joie de nos cœurs.

J'ai perdu l'an dernier un petit-fils de 8 mois,je l'ai pleuré comme s'il eût été à moi.

Je n'ai jamais pu voir un enterrement d'enfant, sans avoir le cœur serré à la pensée de la douleur des parents; c'est leur cœur qui est déchiré, et cette douleur immense qui ne s'oublie jamais est inguérissable.

La mort frappe partout, sans distinction, parce que rien ne l'arrête ; elle frappe dans toutes les classes et les cœurs brisés sont obligés de supporter cette fatalité.

Ils sont heureux ceux qui ne croient pas à la mort, et espèrent en une autre vie ou l'on retrouve ceux que l'on a aimés.

Plus heureux encore sont ceux qui, comme vous, les revoient en ce monde ; pour eux la mort n'existe pas, mais bien peu de personnes ont cette vue de l'au-delà.

Si je n'étais si souffrante, cet hiver, j'irais vous voir, mais il faut que j'attende le printemps, avant de quitter la chambre.

Venez un dimanche me visiter, cela vous distraira ; vous me ferez voir sa petite photographie, si elle en avait une, afin que je connaisse son gentil visage ; nous parlerons d'elle, cela la fera revenir parmi nous, et, peut-être, vous apparaitra-t-elle comme vous ont apparu mes pauvres maris.

Prévenez M. Leymarie du malheur qui vous frappe, il saura compatir à votre douleur.

Je vous remercie ne m'avoir écrit, pour m'associer à votre chagrin ; vous avez compris que mon cœur n'est jamais insensible au malheur des autres.

Adieu, pauvres frères malheureux ; je ne cherche pas à vous consoler, et puis vous dire, qu'à mon âge, on a déjà versé bien des larmes, et que l'on comprend celles des autres.

Vve D'ANGLEMONT.

HERR MARX RAHN, Eberswalder Strass, 16, à Berlin, le très estimable éditeur du journal *Ueberseinnlische Welt*, en parlant des récentes séances de *Mme Corner* (*Mlle Florence Cook*), à Berlin dit ; qu'il est pleinement convaincu de la bonne foi du médium, et que les manifestations ont été excellentes, sauf celles retenues à la première séance ; et que, les phénomènes ont dû convaincre les assistants sérieux, car ils étaient en présence d'une force super-normale.

Les conditions rigoureuses pour prévenir la possibilité de fraude, ont été établies à chaque séance.

Mme Corner déclare, d'autre part, dans une lettre au *Light*, qu'elle est très satisfaite de la manière dont elle a été reçue par les savants de Berlin.

DEUX AMES QUI NE REPOSENT PAS EN PAIX

Markus Bernhard, demeurant au n° 456, Newark Street, Hoboken, New-Jersey, est un israélite très dévot, très attaché aux dogmes de sa religion, qui adhère avec ténacité aux traditions de ses ancêtres. Il a eu ce qu'il considère comme une preuve de cette prédiction : que les morts enterrés dans un lieu non consacré n'ont pas de repos, leur esprit ne cesse pas de troubler celui de leurs parents vivants.

Markus Bernhard a été, la semaine dernière, frappé d'une double calamité ; la mort lui a enlevé deux enfants.

Le 17 septembre, son beau-fils, Simon Schinesek, a succombé à une attaque de diphtérie, à l'hopital Sainte-Marie ; le jonr suivant, la mort lui prit son bébé, Rosie Bernhard, âgée d'un an.

Les parents occupés à soigner la petite Rosie et à veiller à la cérémonie de son enterrement, ignoraient le sort de celui qui était à l'hôpital.

Les autorités de l'hôpital, firent savoir au Conseil de santé (Board of Health), que le garçon Simon Schinesek était mort de la diphtérie ; le conseil donna l'ordre de le faire inhumer immédiatement dans le cimetière de Hoboken. Deux jours après, Markus Bernhard apprit que son beau-fils avait été enterré dans un lieu non consacré. Le rite funéraire juif prescrivant que tous les israélistes doivent être enterrés dans un terrain béni par la Synagogue, le rite du Code rabbinique doit être prononcé sur le corps, un petit sac contenant de la terre sainte, doit être déposé sous la tête du mort, dans un cercueil construit avec six planches de sapin.

Comme aucune de ces prescriptions n'ont été observées pour Simon Schinesek, Markus se dit constamment hanté par l'esprit de son enfant décédé. Simon lui apparaît toutes les nuits, lui montre les tombes des gentils qui reposent dans le cimetière des Hoboken. Markus affirme que l'esprit le prie d'exhumer son corps, de le transporter dans le cimetière israélite de Habaken, ou sa petite belle-sœur, Rosie, repose en paix.

Markus a demandé la permission au conseil de santé, et aux autorités du cimetière, d'exhumer les restes de son beau-fils, afin de les enterrer selon le rite juif; on lui a répondu que la loi prescrit, que le corps des personnes mortes de maladies contagieuses ne peut être transféré dans un autre cimetière qu'après trois ans d'inhumation.

Des coups mystérieux, des claquements de mains et autres bruits insolites, ont lieu dans la Colonie Italienne de White Street à West, Orange, New Jersey. Ils se produisent dans la maison où Pietro Christino fut poignardé la veille de Noël, en décembre dernier, par Lorenzo Corbo. Les superstitieux du voisinage sont fermement convaincus, que les manifestations sont produites par l'esprit inquiet de l'homme assassiné.

Hier soir on fit venir un prêtre pour exorciser l'esprit perturbateur ; le frère et la sœur de l'homme poignardé vont faire dire des messes à l'église Saint-Michel Archange d'Orange, pour le repos de son âme,

Maria Petro, âgée de 14 ans, l'aînée des filles de Francisco Petro, qui tient une épicerie dans cette maison, fut épouvantée, lundi soir, par trois coups frappés au plafond, quand elle montait l'escalier pour aller mettre sa petite sœur au lit.

Depuis les bruits ont continué jour et nuit.

Mme Petro et ses huit enfants sont tous hystériques de frayeur ; la nuit dernière ils sont tous allés coucher chez un voisin. Les autres locataires de la maison ne sont pas troublés.

M. Petro dit que, mercredi dernier, vers minuit, il entendit un bruit comme si on ouvrait la porte de sa chambre, pourtant fermée au verrou ; il voulut se lever, mais une force invisible saisit ses bras, quelque chose pressait sur sa poitrine, l'empêchant de faire un mouvement. Le matin il trouva la porte fermée, mais une boîte de macaroni, qui était le soir sur une étagère, avait été posée sur le plancher, au milieu de la chambre et plusieurs « tuyaux » de macaroni, étaient placés sur la boîte, disposés en forme de croix.

ELIE BLOCHE.

UN REVENANT, ANCIEN PROPRIÉTAIRE

Utile à la famille qui habite la maison dont il était propriétaire

Kenwood, un des districts les plus aristocratiques de Chicago, possède un véritable revenant. Le fait est attesté par Mme Mary H. Ford, dont le témoignage est confirmé par ses deux fils : Gareth et Roland, par sa fille Lynette, par Mme Smith, sa femme de charge et par une vingtaine de ses voisins.

Mme Ford « lecturer on art » (conférencier sur les arts), est bien connue dans tout le pays. A Chicago où elle a des amis, parmi les riches et les gens instruits, elle est considérée comme possédant beaucoup de sens commun et incapable de faire des contes frivoles.

Mme Ford habite une maison en bois de trois étages, qui porte le n° 3,801, de Lake Avenue. Cette maison appartenait anciennement à John Lane, vieillard excentrique, qui mourut il y a quelques années.

Mme Ford prit possession de cette maison, il y a un an; elle découvrit bientôt qu'elle était hantée par l'esprit de Lane, l'ancien propriétaire.

A ceux qui lui demandent comment elle peut habiter une maison hantée, elle répond : « L'esprit de M. Lane est notre meilleur ami ; nous l'aimons tous, et il nous est très utile. Il fait pour nous bien des choses que nous serions obligés de faire nous-mêmes ; il garde la maison.

Par une nuit très froide de l'hiver dernier, nous reconnûmes son utilité, pour la première fois. Le feu, dans notre fourneau de calorifère, était presque éteint et Mme Smith, ma femme de charge, se voyait obligée de descendre au *basement* (pièce entre la cave et le rez-de-chaussée) ; ce n'était pas avec plaisir qu'elle eut quitter son lit bien chaud.

Elle dit mentalement : « Je voudrais bien que M. Lane ; fermât la porte du fourneau ». On entendit aussitôt le bruit que fait cette porte, quand on la ferme avec force et la chaleur se répandit bientôt dans toutes les pièces de la maison. Le matin, nous trouvâmes la porte du fourneau fermée, et un bon feu dans le fourneau. Qui l'avait rallumé ? M. Lane.

J'étais un soir, dans la chambre où couche mon garçon, Gareth, âgé de 10 ans ; il me dit tout à coup, en se levant dans son lit : « Quel est ce vieillard là, dans le coin? » Ne voyant personne, je lui dis : « Tu rêves. »

« Oh ! non, je ne rêve pas, répondit Gareth, c'est un homme grand et fort, avec une longue barbe. »

Alors, je vis moi-même l'apparition.

J'ignorais alors le signalement de M. Lane ; en relatant, le jour suivant, cette apparition aux voisins qui avaient connu ce vieillard, tous dirent : C'est M. Lane.

M. Lane à plusieurs fois mis les couverts dans la salle à manger; nous l'entendions placer les assiettes et l'argenterie.

Nous l'avons aussi entendu parler et rire, comme si d'autres personnes étaient avec lui. Tous les soirs, il sort du « basement », monte au grenier, puis il redescend; nous entendons ses pas dans l'escalier, puis il ouvre et ferme les portes.

Pendant un orage, nous entendîmes sonner les sonnettes de l'étage supérieur; nous y montâmes promptement et il n'y avait personne, les fenêtres étaient ouvertes et la pluie entrait dans les chambres, mouillant le tapis ; c'était M. Lane qui nous avait appelés pour fermer les fenêtres.

Chaque habitant de cette maison considère le revenant comme son ami personnel.

Extrait du *New-York Journal*. E. P. Bloche.

RÉFLEXIONS SPIRITES

Dieu est la pure essence,
Dont nous sommes l'émanation.
Le spiritisme est une science,
A laquelle on ne saurait prêter trop d'attention

L'Hermétisme et l'Occultisme étudient la nature,
Dans ses rapports secrets, occultes et divers.
Tandis que le spiritisme symbolise et figure
Dieu, l'Erraticité, les Mondes et l'Univers.

Belle philosophie, émanation divine,
Tu montres la grandeur, la magnanimité
De ce Dieu, que toujours, la religion mesquine,
Créa vindicatif, sévère et courroucé.

Non, c'est un Dieu d'amour qui fit jaillir ces Mondes,
Embellit et para ces demeures des Cieux.
Y plaça l'homme en roi, et, clémence profonde
Lui souffla dans le front, l'âme fille de Dieu.

« Spirites amis, suivez la loi divine,
« Ayez votre âme pure et votre cœur en Dieu ;
« Conformez-vous toujours à la sainte doctrine,
« Et vous graviterez sans cesse vers les Cieux, »

ELISÉE BERTON.

BALZAC MYSTIQUE

On se propose de fêter à Paris, avec autant de ferveur qu'en la ville natale de ce géant des lettres, le centenaire d'Honoré de Balzac. Il est même question, paraît-il, de constituer un comité chargé de recueillir les signatures de ceux qui demandent le transfert au Panthéon des restes de l'illustre romancier.

Nul ne doute qu'il ne mérite de figurer en cette nécropole de nos gloires aux côtés de Victor Hugo qui ne peut s'offenser d'un tel voisinage. Il y aura sans doute, entre ces morts, un de ces « dialogues » comme n'en put rêver Fontenelle et cela les consolera des médiocres qui les entoureront.

Ce qui est curieux, c'est que Balzac, exilé de ce coin charmant du Père-Lachaise, d'où son buste aux yeux d'aigle domine ce Paris qu'il a tant aimé, viendrait sur le sommet de la colline Sainte-Geneviève, reposer près du temple tout proche où se réunissent les disciples d'Emmanuel Swedenborg. Son ombre s'y plairait peut-être aux heures où dans le silence de la biblio-

thèque, les esprits inquiets comme il le fut de l'éternel mystère viennent lire avidement les révélations de l'apôtre suédois.

Il y reconnaîtrait de ses fidèles, que sa blanche « Séraphita » mena par la main jusqu'en ce lieu paisible où ils viennent oublier dans la méditation les masques grimaçants de la comédie humaine.

On sait que Balzac écrivit ce livre étrange où il s'essaye à donner une idée des doctrines d'Emmanuel Swedenborg sur la demande et d'après les instructions de Mme de Hanska.

Sans doute, celle qui fut plus tard Mme de Balzac, avait appris à connaître et à aimer les livres du révélateur dans un de ces salons de Saint-Pétersbourg où se réunissaient en secret, pour les lire et les commenter, des membres de l'aristocratie russe. Elle y rencontra peut-être le prince Galitzine et ce général Mouravieff, non le bourreau de la Pologne, mais celui qui fut près du tsar Alexandre le promoteur de l'émancipation des serfs, de ce général qui tenait en permanence auprès de lui deux fidèles secrétaires pour faire des copies manuscrites des œuvres de Swedenborg, copies qu'il faisait ensuite circuler secrètement.

En ce moment encore, plusieurs sociétés dévouées à ces idées existent en Russie et, lors du voyage du tsar à Paris, un des personnages de sa suite vint, entre deux cérémonies, frapper à la porte de la petite église pour donner des nouvelles des coréligionnaires de là-bas.

Cette petite note, contribution modeste à l'histoire des œuvres du grand Balzac pourra sembler intéressante. Une grande partie des Swedenborgiens doivent leur foi nouvelle au livre de Séraphita. Balzac, dans sa préface, compare ce livre à l'un de ces balustres sculptés sur lesquels on s'appuie pour admirer le chœur d'une vieille église. On l'eût peut-être étonné en lui disant que certains, après s'y être appuyés, le quitteraient pour descendre dans cette église et pour y rester.

CHARLES GROLLEAU.

A M. COPPÉE, A PROPOS DE SA CONVALESCENCE

Je lis dans les *Annales politiques et littéraires*, un article de M. Coppée, intitulé : *Mon franc-parler*. Et voici le mien que notre grand poète, voudra bien, j'espère, me pardonner.

Ce *propos de convalescence* (tel est le sous-titre de l'article) me fait dire que l'auteur de Severo Torelli a tort de croire que, *par définition*, un poète soit *un esprit superficiel et léger, du moins selon les gens sérieux et brevetés comme tels.*

Moi qui ne suis ni amusant, ni rieur, ni folâtre, je prétends, au contraire qu'un poète doit être un penseur, et c'est ce qui manque à M. Coppée.

Il peut faire de très beaux vers, de la sublime poésie, il peut avoir une grande finesse de conception dans l'étude des caractères qu'il met en scène, mais pour ce qui touche aux hautes questions traitant de l'âme, de ses attributs, de ses lois, enfin ce qui régit les rapports de la vie spirituelle avec la vie corporelle dans les destinées humaines, pas une lueur ne l'éclaire.

Cette idée générale, la plus générale de toutes, la mort, se présente à son esprit sous le même aspect qu'à l'esprit du vulgaire : il n'y voit rien de grand, rien qui console. Le doute y est trop manifeste pour qu'une salutaire pensée puisse s'y faire jour.

Dans l'antiquité, cependant, quand le poète faisait vibrer sa lyre, il s'élevait vers les suprêmes régions de l'idéal et prophétisait sous le souffle divin. A ses accents éclatait l'enthousiasme et tout semblait rayonner autour de lui.

Que les temps sont changés !... Nous voyons aujourd'hui M. Coppée, ce Maître du Parnasse, fixant ses regards avec effroi sur les ombres funèbres qui passent devant lui quand il croit que son glas va sonner, et le voilà prêt à se jeter aux pieds d'un confesseur. Espère-t-il y trouver la solution des problèmes qui le tourmentent ?... S'il le croit, qu'attend-il pour se prosterner, lui qui *ne voit rien de plus beau, de plus touchant, de plus naturel que la confession chrétienne*?...

Il a *fait son examen* de conscience sous *un de ces fulgurants éclairs qui a illuminé les plus lointaines perspectives de sa vie.* Mais cet éclair n'a duré que ce que durent les éclairs et M. Coppée est retombé dans les ténèbres, remettant à plus tard l'explication de *l'inégalité des positions sociales* et la question de savoir *jusqu'où va la responsabilité humaine.* Pourtant ce ne sera pas l'aveu de ses fautes qui fera lâcher prise au redoutable mystère, retenant en ses griffes de sphinx le mot de l'énigme.

Si M. Coppée avait à cœur de repousser pour jamais l'affreux cauchemar qui l'oppressait alors qu'il se sentait mourir, il le pourrait, mais en s'adressant à ceux qui sont bien renseignés : à ces chercheurs qui ont désiré plus que lui connaître la vie de l'au-delà. Qu'il cherche, à son tour, la vérité et sache bien qu'elle ne vient pas à nous, mais que nous devons aller à elle.

Chaque jour, elle se confirme par l'étude des grands problèmes, mais ce ne seront point les paroles du pardon, que prononcera le prêtre, qui pourront en instruire M. Coppée. Elles ne sont, comme dit saint Paul de ce qui est sans vertu, qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Je m'intéresse à tout ce qui est grand, noble et élevé, surtout aux âmes d'un ordre supérieur, dont le plus grand nombre errent comme des brebis

perdues dans les sentiers obscurs que nous foulons péniblement ici-bas ; et c'est pourquoi j'ai plaint M. Coppée quand j'ai lu *Mon Franc-Parler*. Je l'ai plaint de le voir ainsi dominé par des idées vieillies qui ont fait leur temps et d'où ne peut jaillir aucune lumière.

La foi aveugle n'est plus de mise : nous voulons comprendre... L'homme haut placé par son talent doit savoir, en ce siècle de progrès, se dépouiller de tout ce qui est routine, pour se mettre au niveau des idées qui ont cours. Il doit les suivre dans le mouvement progressif de l'intelligence et marcher sous la sauvegarde du bon sens et de la raison. M. Sardou l'a bien compris ainsi, quand il a étudié les Saintes-Ecritures. Il les a étudiées avec indépendance et sans idées préconçues, sans interprète !

Un article à son sujet, qui m'est tombé ces jours-ci sous les yeux, m'a conduit à ce rapprochement entre les deux maîtres ; et si j'osais donner un conseil à M. Coppée, je l'engagerais à aller demander à l'auteur de *Spiritisme* la solution de bien des problèmes qu'il lui donnerait volontiers et qu'on a longtemps cherchée en vain.

L'Evangile mieux étudié, mieux compris aujourd'hui qu'il ne l'était jadis, et la connaissance des lois psychiques dont on n'avait guère su jusqu'ici se rendre compte, forment dans leur ensemble une doctrine, je dirai même plus, une science digne de satisfaire l'esprit et le cœur. Une science, dis-je, car elle a la sanction des savants les plus en renom de notre époque. Les erreurs s'évanouiront à sa douce clarté et le jour se fera chez les intelligents.

Spiritisme de M. Sardou aura sa place dans le grand mouvement qui s'opère, et son rôle sera de démontrer la haute conception, l'esprit sagace, pénétrant et profond de son auteur, doublé d'un sympathique et charmant philosophe.

Si une voix est entendue, M. Coppée sera parfaitement rassuré sur toutes les choses qui le troublaient naguère. Il sera rassuré par l'étude attentive, persévérante et assidue de cette saine et consolante doctrine qui doit régénérer le monde.

C'est à cette source féconde et pure que tant d'hommes illustres (qui l'ont pressentie) ont bu et où boira, j'espère, l'auteur éminent et si justement applaudi dont je viens de parler. Je souhaite lui avoir ouvert un horizon plus clair et lui avoir fait comprendre que règne, en vérité, au-dessus du monde matériel, l'idéal qu'on cherche en vain sur la terre, mais qui veut que nous ayons des ailes pour nous élever jusqu'à lui.

ACHILLE DE MÉROVÉE.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(Voir la *Revue* de mars 1899 (*fin*)

Figurez-vous ensuite la mère, attirant par la force de son amour, ses enfants dans son Dévachan et privant ainsi le père d'une partie légitime de son bonheur. Il a déjà été dit que l'intelligence dévachanique n'est capable que des idées spirituelles les plus élevées : qu'elle ne saurait connaître aucun objet des sens inférieurs, ni rien qui pourrait provoquer son déplaisir, car alors, Dévachan deviendrait Avitchi et la sensation de bonheur absolu serait détrnite.

Comment la nature, pourrait-elle alors résoudre le problème sans sacrifier son devoir à notre sentiment terrestre d'objectivité et de réalité, ou, sans compromettre son état devant notre critérium de vérité et d'honnêteté? D'un côté, les enfants seraient forcés de se multiplier un nombre indéfini de fois, car, eux aussi, peuvent avoir des affections spirituelles dévachaniques, réclamant leur présence, et une pareille ubiquité ne serait guère conséquente avec nos idées de présence actuelle et personnelle en même temps et en différents endroits, de sorte qu'il y aurait toujours quelque part, quelqu'un de *trompé par la nature*.

Réunir toutes les *mônade*s indistinctement, serait fatal en vérité et en fait ; chaque homme, quelqu'insignifiant qu'il ait été sur la terre, a pourtant sa caractéristique distinctive, mentalement et moralement, d'où ses conceptions particulières et ses désirs de bonheur, nécessitant en conséquence pour lui, un *Dévachan isolé*, spécifique et personnel.

L'imagination du philosophe occidental s'est bornée jusqu'ici à se représenter la vie dans les *Kama* et *Rupalokas*, en des mondes spirites intra-terrestres, tandis que l'appendix D, fait mention d'une quantité d'états et de sphères différentes.

Selon la philosophie bouddhiste esotérique, les êtres désincarnés se divisent en trois classes, qui sont ceux de : (1) *Kamarrachera* ou ceux qui sont encore soumis à la domination des passions dans la *Kamaloka* ; (2) *Rapamachera*, ceux qui ont progressé mais qui conservent encore des vestiges de leurs formes dans le *Rupaloka* ; (3) *Aruparrâchera*, ceux qui sont devenus des entités sans forme dans les *Arupalokas* du *Dévachan* supérieur ; tout dépend du degré de spiritualité et des aspirations de la monade.

Le corps astral du quatrième principe nommé *Kama*, parce qu'il est inséparable de *Kamaloka*, est toujours soumis à l'action du magnétisme terrestre ; et la monade doit se libérer des attractions plus raffinées, mais également puissantes de son *Manas*, avant que, dans la série de ses états dévachaniques, elle atteigne les régions supérieures de *Arupa*. Il y a donc des

degrés différents dans le *Dévachan*, et dans les *Arupalokas*, les entités y sont subjectives et encore moins matérielles que l'ombre corporelle éthérée nommée *Mayavi rupa*. Mais nous affirmons positivement que, même là, il y a des compagnons véritables ; il n'est donné qu'à bien peu d'y atteindre en sautant les degrés inférieurs.

Il y a des Dévachanés, gens excellents au point de vue de la morale et de la bonté durant leur vie terrestre, qui par suite de leur sympathie pour des recherches intellectuelles, et surtout pour des œuvres intelligentes non terminées, passent des siècles dans le *Rupaloka*, en isolation dévachanique, car les hommes en général, et même ceux qu'ils aimaient, ont disparu de leur horizon, par suite de cette passion purement spirituelle pour des recherches intellectuelles.

Une telle condition est représentée par Berzelius à sa mort, se désespérant d'avoir à renoncer à la science, et de ce que la mort vint mettre un terme à ses travaux. Ceci est *Tanha* (en hindou Trishna) ou un désir non encore satisfait, et qui doit être apaisé, afin que l'entité puisse s'élever à une condition purement *a-rupa*.

Chaque cas est traité d'une manière différente, et c'est toujours le dernier et suprême désir du mourant qui y pourvoit. Le savant ayant vécu sous l'influence de *Manas*, et pour le plaisir de développer son intelligence physique supérieure, absorbée par les mystères de l'univers matériel, sera toujours attiré magnétiquement par les savants et leurs œuvres ; il les influencera et il sera *subjectivement* influencé par eux, d'une manière essentiellement) différente de celle des médiums, jusqu'à ce que la force s'épuise et que, *Buddhi*, soit la seule influence régnante.

La même règle existe pour toutes les activités émanant des passions, ou du sentiment qui attache la monade errante (l'individualité) dans les relations d'une nouvelle naissance. L'être désincarné doit monter successivement tous les degrés de l'échelle d'existence ; ils conduisent du subjectif terrestre à l'*absolu* subjectif, et lorsque cet état limité Nirvanique du *Dévachan*, est atteint, l'entité jouit de ses réalités spirituelles, jusqu'à ce que cette phase de *Karma* soit épuisée, et que l'attraction physique d'une nouvelle naissance se fasse sentir.

Dans le *Dévachan*, l'entité est affectée, et affecte l'état psychique d'une autre entité, si les rapports avec elle ont été si intimes, qu'ils survivent à l'évolution du purgatoire dans les sphères inférieures après la mort.

Leurs rapports auront lieu spirituellement, quoique, au point de vue des penseurs occidentaux, ils soient dissociés.

Si la critique peut se représenter une monade à l'état de pur esprit, l'entité au plus haut degré subjectif concevable, sans couleur, sans forme ni

poids, une entité dont les souvenirs de sa dernière personnalité sont dérivés de la dernière union de *Manas* avec les cinq principes inférieurs, alors il pourra répondre lui-même à sa question.

La doctrine Esotérique ne considère pas cette évolution comme l'extinction de l'être, mais bien comme son expansion infinie. L'entité n'est pas oblitérée, mais unie avec l'entité universelle, et sa conscience obtient le pouvoir de se rappeler n'importe quelle scène de l'une de ses personnalités terrestres, mais aussi de toutes les séries comprises dans la *Kalpa*, et même les vies de toute autre personnalité ; bref, de conscience finie elle devient conscience infinie. Mais ceci n'arrive qu'à la fin et au grand jour de la Résurrection absolue.

Tant que la monade se meut de naissance en naissance, et parcourt les sphères inférieures et celles du Dévachan, après chaque nouvelle existence terrestre, les liens mutuels créés à chaque naissance doivent s'affaiblir et devenir à la fin inertes, avant qu'une naissance nouvelle puisse avoir lieu.

La mention de ces relations est impérissable dans l'*Akasa* ; elles peuvent toujours être examinées à nouveau, dans une naissance quelconque, lorsque l'être peut faire agir ses pouvoirs spirituels latents et atteindre *le quatrième stage de Dhyana*. Mais peu à peu leur importance diminue pour celui qu'elles regardent.

Ce procédé a lieu dans chaque *Dévachan* inter-natal ; lorsque les liens personnels magnétiques, ou psychiques, qui relient le *Dévachané* à d'autres entités de la vie passée, n'importe dans quel rapport, sont usés, il est libre d'avancer dans sa route cyclique.

Si cette oblitération de liens personnels n'était pas un fait, chaque être devrait parcourir la *Kalpa*, embarrassé par les liens qui l'uniraient aux membres de ses familles passées, et qui se monteraient à plusieurs milliers, ce qui serait pour lui un bel embarras !

C'est l'ignorance qui, en créant l'illusion de l'hypothèse géocentrique, a produit les théologies exotériques et leurs dogmes absurdes. De même, c'est la théorie de monogenèse, c'est-à-dire d'une seule vie terrestre pour chaque être, qui fait que les métaphysiciens européens ont tant de peine à déchiffrer l'énigme de l'existence, à comprendre la différence entre l'individualité de la monade et son apparition physique dans une série de vies terrestres, sous l'aspect de personnalités totalement différentes.

L'Europe en sait long, sur les poids atomiques et les symboles chimiques, mais elle n'a qu'une idée bien restreinte de ce qu'est le *Dévachan*.

(Traduit de l'anglais, par P.-G. LEYMARIE.)

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE ILLUSTRÉ. — Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les six premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique Universel* sont en vente. Ils renferment des lettres A-B-C-D-E-F-G-H-I-J-K-L-M-N.

Le *Dictionnaire Encyclopédique Universel* illustré, contient des articles suffisamment étendus, d'une extrême simplicité, d'une clarté et d'une précision parfaites, et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place toute marquée dans toutes les bibliothèques, même dans celles qui contiennent des encyclopédies plus importantes ; tous, savants, hommes du monde, étudiants, industriels, négociants, artisans, etc., s'en serviront utilement, soit pour apprendre, soit pour se remettre en mémoire toutes les matières qui les intéressent ou qu'ils sont appelés journellement à traiter. Il formera environ 800 livraisons. Deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet reçu *franco* à l'apparition de chaque série, en adressant de suite cinq francs.

Prix : chaque volume broché, 13 fr. *franco*.

Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). Les expériences de M. Lamont, traduit du *Light*, par L. GARDY. — Célibat et abstinences, par J. F. — La reine Victoria spirite. — Une lettre de Clovis Hugues. — Conclusions du premier congrès du Brésil. — Vengeance d'un mort. — Idées spirites avant le spiritisme.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). Mme d'Espérance, médium à matérialisations ; Au Pays de l'ombre, excellent compte rendu de cet ouvrage, par CH. FRITZ. — Groupe de Gohyssart, communication par un médium à incarnation : M. L. A. — Communication de l'Esprit du pasteur B : De la conscience.

Le Phare de Normandie (Rouen). Au jardin des Oliviers, par H. BONNET. — Oubli des vies antérieures, par DÉMOPHILE. — Les archives du groupe Vauvenargues, par DÉMOPHILE.

La Paix Universelle (Lyon). Ultima-Verba, par J. BEARSON. — Lettre à propos du Congrès de l'humanité en 1900. — Société Uninationaliste pour l'Œuvre de l'humanité intégrale. — Un Congrès de professeurs de sourds-muets, par D. METZGER. — Discours de la princesse Wiszniewska prononcé le 1er mars 1899 au banquet des Sociétés françaises de la Paix réunies. — Sur les Esséniens, à propos de Jésus de Nazareth. — Etudes d'occultisme et de psychisme, par A. ERNY.

Annales des sciences psychiques (Paris). L'historique de la télépathie, par A. GODARD. — Rêves prémonitoires. — Musset sensitif, par le professeur E. LEFÉBURE. — Sur la possibilité des théories rationnelles, par le Dr ERMACORA. — La médecine des Gallois, par A. ERNY.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). Etudes sur la médiumnité (suite), par G. Delanne. — Phénomènes psychiques, par C. Broquet et Dr Dusart. — Un apport curieux, par Al. Delanne. — La Prière, par un chercheur. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la trance (suite), par le Dr Audais. Croquis psychiques, par M. A. B. — Pour le désarmement, par Mme C. Flammarion. — Nouvelles expériences avec Mme Corner (miss Florence Cook), à Berlin.

Le Progrès spirite (Paris). Le spiritisme jugé par un pasteur des Eglises évangéliques wallonnes des Pays-Bas, par Laurent de Faget. — La bienfaisance, communication extraite de l'évangile selon le spiritisme d'Allan Kardec. — Dictées d'outre-tombe de Maria Lerond. — Une fête du feu dans l'Inde. — Plusieurs faits spirites.

La Lumière (Paris). Sujets d'actualité : Mlle Couesdon; surprises de l'interview; les femmes; le Pape; la paix; les phénomènes psychiques, par Lucie Grange. — Spiritisme et religion, par le Dr Marc. — Revue universelle.

Le spiritualisme moderne (Paris). Anniversaire d'Allan Kardec. — Discours prononcé par M. Beaudelot. — La vision de Dagmar, extrait du chapitre X du roman inédit de Rochester : « Le bonheur des simples », par Mme W. Krijanowski. — Influence magnétique des vierges noires et des fétiches, par H. de Latour. — 3e Instruction : De l'égalité spirituelle ou véritable égalité, par le pasteur B. — Voix de l'au-delà : Qu'est-ce que la paix? par un guide. — A ma mère, signé Georges. — Le secret du bonheur, poésie par V. H.

Journal du magnétisme et de la psychologie. — Comité d'organisation du Congrès spirite et spiritualiste international de 1900. — Médiumnité, par A. Dubet. — Du magnétisme involontaire dans la Fécondation artificielle des végétaux, par L. Gravier. — L'Evolution, par A. D. — Suggestion et hypnotisme. — Les problèmes psychiques, par C. Flammarion (Annales politiques et littéraires), compte rendu du mouvement spiritualiste. — Découvertes et inventions.

La Revue théosophique Française. Le Lotus Bleu. Lettre du Dr Pascal, actuellement dans l'Inde, aux lecteurs de la *Revue théosophique*. — Le Credo chrétien, par Leadbeater, — L'homme et ses corps : Le corps causal, par Annie Besant. — Pourquoi l'enfance? par le Dr Th. Pascal. — Société végétarienne de France, par D. A. Courmes. — Les deux frères, conte de la vie réelle. — Echos du monde théosophique, par F. Gillard.

L'Echo du Merveilleux (Paris, 15 avril). Une nouvelle voyante, par Gaston Méry. — Mort de Mme Auffinger, somnambule très connue. — M. Paul Loubet chez la Sorcière, par Jean du Fust. — Plus que reine, par G. Malet. — La dernière apparition de Tilly, par G. Méry. — Mélanie de la Salette et ses visions sur Paris au Pont Louis-Philippe en 1896, par Léo Franc. — Souvenirs d'une voyante (suite), apparitions, par Mme C. Vautier. — Petit cours de chiromancie, conclusion, par Mme A. de Thèbes. — Pierres et Talismans, par L. de Méroff. — L'Ensorcelée d'Origny, Les Prédictions de Mlle Couédon. — Suite de l'histoire de Gaufridy, prêtre brûlé comme sorcier, par arrêt du Parlement de Provence.

Il Vessillo spiritista (Vercelli). — A propos de quelques adversaires du spiritisme, par Falcomer. — Autour du futur Conclave (*Courrier* de Naples). — Réunions des journalistes et remerciements, par Volpi. — Question ouverte sur la radiographie, par Volpi. — A Bismark, par G. Sforza. — Théosophie et Magie, tiré du journal la *Théosophie*. — Crédules et incrédules, par Cavalli. — Apports en pleine lumière, tatouage, par Ballatore. — Quand sera résolu le problème de la navigation aérienne,

par E. Volpi. — Les rayons Rœntgen dans la chirurgie militaire (*l'Illustration Française*).

La Plume libre (Lyon). Article sur la sorcellerie : Le sabbat à Salvagnac (Tarn) et à Monclar (Tarn-et-Garonne), par A. Caraven-Cachin, Lauréat de l'Institut, article important sur les Réformes postales, par H. Issanchou.

Reçu : l'*Initiation*. *La Revue Stéphanoise*. *La Paix par le Droit*. *L'Orient*. Dans la *France Moderne*, lire l'article d' « Ismala » : Un reporter spirite.

Nous avons reçu une nouvelle publication illustrée. *L'ami des Bêtes*, que nous ne saurions trop recommander aux lecteurs et lectrices de la revue qui s'intéressent au sort des animaux, parfois si maltraités et si malheureux. Presque rien ne les défend contre la brutalité de certains hommes ou la férocité immorale des savants qui abusent de la vivisection, torture atroce, répétée des milliers de fois sans aucun besoin et pour la seule satisfaction de voir souffrir de pauvres animaux, nos amis, nos frères de l'avenir. Aussi présentons-nous ici toutes nos félicitations à la fondatrice de ce journal Mme Adrienne Neyrat, elle a et aura certainement les sympathies de tous les gens de cœur.

Sommaire du n° 3 (avril 1899). — Remerciements à la Presse. — Nos amis au barreau, par Leon Cléry. — A Byzance, par L. Cléry. — Notre ami le chien, par le Baron de Vaux. — Qui aime les bêtes, aime les gens, par Adrienne Neyrat. — La vivisection et ses abus, par A. J. Blech. — Résultats acquis, par A. Neyrat. — Au sujet du concours agricole, les animaux exposés, maltraités outre mesure, par A. Neyrat. — L'Esprit des Bêtes : Malice du chien ; jalousie de perruche. — Correspondances racontant des faits très intéressants.

Abonnement, un an, 6 francs, le n° 0 fr. 40.

M. L.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.